

## Nouvelles perspectives en sciences sociales



# Des « déclassements » volontaires ? Les déterminants de la mobilité subjective d'artisans reconvertis, par-delà les catégories socioprofessionnelles

## Voluntary Social “Demotions”? The Determinants of Subjective Mobility among High-Status Workers Who Switched into Craftsmanship

Antoine Dain

Volume 17, Number 1, November 2021

Sur le thème : catégories socioprofessionnelles, mobilité sociale et professionnelle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1086017ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1086017ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Prise de parole

ISSN

1712-8307 (print)

1918-7475 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dain, A. (2021). Des « déclassements » volontaires ? Les déterminants de la mobilité subjective d'artisans reconvertis, par-delà les catégories socioprofessionnelles. *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 17(1), 103–151. <https://doi.org/10.7202/1086017ar>

Article abstract

Based on the French occupational classification, professional reorientations of high-status workers who switch into craftsmanship could be interpreted as voluntary social demotions. Yet, an in-depth analysis of such reorientations gives the opportunity to understand the motivations behind what first appears as a downward occupational mobility. It also allows to identify the different elements that shape the subjective mobility of these “neo-craftsmen”. In this paper, it is shown that these professional reorientations do not come with the feeling of being socially demoted. New representations of craftsmanship, occupational mobility and classifications are brought to light, questioning the link between occupational and social mobility as well as between subjective and objective mobility.

Tous droits réservés © Prise de parole, 2021

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**é**rudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# Des « déclassements » volontaires ? Les déterminants de la mobilité subjective d'artisans reconvertis, par-delà les catégories socioprofessionnelles

**ANTOINE DAIN**

Laboratoire d'économie et de sociologie du travail (LEST),  
Université d'Aix-Marseille, France

**L**es analyses de la mobilité sociale s'exposent parfois au risque de faire preuve d'un biais « d'unidimensionnalité », en ne retenant qu'une seule dimension pour mesurer la position sociale – généralement la profession, au motif que les différentes dimensions de la stratification sociale sont souvent corrélées et que c'est celle-ci qui synthétiserait le mieux l'ensemble de ces dimensions<sup>1</sup>. En France, le recours privilégié à la position professionnelle pour saisir la position sociale, à travers la catégorie socioprofessionnelle, échappe en partie à ce biais d'unidimensionnalité dans la mesure où la nomenclature des Professions et Catégories Socioprofessionnelles (PCS) propose justement un découpage qui, tout en accordant une grande importance au travail, ne repose pas exclusivement sur cette dimension<sup>2</sup>. Néanmoins, c'est bien en référence à une profession que la position

---

<sup>1</sup> Rémi Sinthon, *Repenser la mobilité sociale*, Paris, Éditions de l'EHESS, coll. « En temps & lieux », 2018.

<sup>2</sup> Thomas Amossé, « La nomenclature socio-professionnelle : une histoire revisitée », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, vol. 68, n° 4, 2013, p. 1039-1075.

sociale est mesurée, et un usage routinisé de la nomenclature, qui l'envisagerait selon un unique principe hiérarchique ordonnant les catégories socioprofessionnelles entre elles, présenterait le risque de ramener la hiérarchie sociale composite que recouvrent les PCS à une échelle unidimensionnelle.

De telles routines scientifiques ont pu se cristalliser, notamment, dans des travaux sur la mobilité inter-générationnelle privilégiant le recours aux tables de mobilité et prenant la profession (de l'individu et de ses parents) comme indicateur de la position sociale d'origine et d'arrivée. La mobilité sociale risque alors d'y être envisagée comme une « distance parcourue » entre des catégories agrégées, ne laissant la place qu'à trois modalités de déplacement : immobilité, ascension ou déclassement<sup>3</sup>. En particulier, sera considéré comme déclassé un individu atteignant une position professionnelle jugée moins élevée que celle de ses parents ; ou, à l'échelle intra-générationnelle, passant d'une catégorie socioprofessionnelle à une autre, moins élevée, ou exerçant un emploi ne correspondant pas à son niveau de qualification.

Pourtant, la mobilité sociale n'est pas entièrement contenue dans la mobilité professionnelle, ce que montre par exemple le cas des enfants de cadre qui, devenus cadres et donc objectivement « immobiles », tendent à formuler, en moyenne, un sentiment de relatif déclassement<sup>4</sup>, leur profil de réponse en matière de mobilité subjective les rapprochant à cet égard des enfants d'indépendants devenus ouvriers ou employés<sup>5</sup>. Ainsi, les travailleurs peuvent exprimer le sentiment, comme c'est fréquemment le

---

<sup>3</sup> Cédric Hugrée, « Les sciences sociales face à la mobilité sociale. Les enjeux d'une mesure statistique des déplacements sociaux entre générations », *Politix*, n° 114, 2016, p. 47-72.

<sup>4</sup> Dominique Merllié, « Comment confronter mobilité "subjective" et mobilité "objective" ? », *Sociologie du travail*, vol. 48, n° 4, 2006, p. 474-486.

<sup>5</sup> Monique Dalud-Vincent, « Comment décrire les liens entre mobilité "objective" et mobilité "subjective" ? Retour sur la proposition de D. Merllié », *BMS : Bulletin of Sociological Methodology / Bulletin de méthodologie sociologique*, n° 116, 2012, p. 76-87.

cas chez les déclassés, que leur position sociale n'est pas entièrement résumée dans leur position professionnelle<sup>6</sup>.

Une des questions alors soulevées porte sur la perception de leur position sociale par des individus appartenant à une même catégorie. Cette perception peut varier en fonction des ressources et dispositions des individus, de leur parcours antérieur, de leurs aspirations et de leurs perspectives de mobilité<sup>7</sup> ou de réussite professionnelle – et ce jusqu'au niveau le plus fin, c'est-à-dire au sein d'une même profession<sup>8</sup>. Il s'agit alors de s'interroger sur les autres dimensions de la position sociale, en dehors de la seule catégorie socioprofessionnelle, et ce, d'autant plus que des logiques de classement concurrentes se retrouvent dans les pratiques profanes d'expression des différences sociales<sup>9</sup>. Se pencher sur les mobilités « en train de se faire » et la signification qui y est accordée<sup>10</sup>, tant par le mobile lui-même (mobilité subjective) que par ses pairs (ce qu'on propose d'appeler « mobilité intersubjective »), nécessite alors d'envisager que la position sociale ne se

<sup>6</sup> Claudine Attias-Donfut et François-Charles Wolff, « La dimension subjective de la mobilité sociale », *Population*, vol. 56, n° 6, 2001, p. 919-958 ; Rémi Sinthon, « Reconversions extrascolaires du capital culturel : une révision de la mobilité sociale depuis ses marges », thèse de doctorat, Paris, Écoles des hautes études en sciences sociales, 2014.

<sup>7</sup> Claire-Lise Dubost et Lucas Tranchant, « Changer d'emploi, est-ce changer de position sociale ? La structure des classes populaires au prisme des mobilités professionnelles des ouvriers et des employés », *Sociétés contemporaines*, n° 114, 2019, p. 59-88.

<sup>8</sup> Voir notamment : Christelle Avril, *Les aides à domicile. Un autre monde populaire*, Paris, La Dispute, coll. « Corps santé société », 2014 ; Lise Bernard, *La précarité en col blanc. Une enquête sur les agents immobiliers*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Le lien social », 2017 ; Rémy Caveng, « Marché du travail et dispositions à la précarité. Une analyse par les transactions et les trajectoires », dans Maxime Quijoux (dir.), *Bourdieu et le travail*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Le sens social », 2015, p. 267-282 ; Delphine Serre, *Les Couloirs de l'État social. Enquête sur les signalements d'enfants en danger*, Paris, Raisons d'agir, coll. « Cours et travaux », 2009.

<sup>9</sup> Cédric Hugrée et Laure de Verdalle, « Les mots pour (ne pas) le dire. L'expression des hiérarchies et des différences sociales », *L'Année sociologique*, vol. 69, 2019, p. 479-509.

<sup>10</sup> Julie Pagis et Paul Pasquali, « Observer les mobilités sociales en train de se faire. Micro-contextes, expériences vécues et incidences socio-politiques », *Politix*, vol. 114, 2016, p. 7-20.

déduise pas mécaniquement de la position professionnelle. Pour cela, on peut non seulement chercher à repérer les dimensions de la position sociale qui ne découlent pas uniquement de la profession ; mais il est également possible d'inverser la relation entre position sociale et professionnelle, en considérant que la valeur attribuée à telle position professionnelle découle de la position sociale (saisie dans ses dimensions « extra-professionnelles ») de qui l'occupe. Ainsi, des inégalités sociales sont susceptibles de produire, au sein d'un groupe professionnel, des segmentations correspondant à la traduction dans l'espace professionnel de positions différenciées dans l'espace social<sup>11</sup>.

Pour réfléchir à ce lien entre position sociale, position professionnelle, mobilité objective et mobilité subjective, nous proposons de nous appuyer sur les premiers résultats d'une enquête portant sur les trajectoires d'individus ayant atteint une position de cadre ou profession intellectuelle supérieure (CPIS) ou un haut niveau de diplôme (bac+5) avant de bifurquer vers un métier de l'artisanat de bouche ou du bâtiment (voir encadré). Ces trajectoires constituent un cas particulièrement intéressant à cet égard : en effet, quand bien même on hésiterait à inscrire le groupe des artisans, commerçants et chefs d'entreprise dans une hiérarchie socioprofessionnelle univoque<sup>12</sup>, de telles trajectoires

---

<sup>11</sup> Claude Dubar, Claude Pierre Tripier et Valérie Boussard, « Segmentations et inégalités de carrière », *Sociologie des professions*, 4<sup>e</sup> édition, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2015, p. 243-270.

<sup>12</sup> Le positionnement relatif des catégories d'indépendant par rapport aux salariés pose souvent problème dès lors qu'il s'agit d'établir une hiérarchie. Cette difficulté est parfois contournée en représentant la « pyramide » des salariés côte à côte avec une constellation d'indépendants (Louis Chauvel, « Le retour des classes sociales ? », *Revue de l'OFCE*, n° 79, 2001, p. 315-359). Toutefois, les propositions du groupe de travail du Conseil national de l'information statistique (CNIS) relatives à la création de classes et sous-classes d'emploi permettent la mise en équivalence des sous-classes d'indépendants avec les classes de salariés, de sorte qu'il est possible d'envisager le passage de la classe A\* (« emplois salariés ou indépendants de niveau supérieur ») à l'une des sous-classes I3 ou I4 (regroupant les petits indépendants, hors artisans d'art, et correspondant dans les classes de salariés aux classes C et D, i.e. à des emplois d'ouvriers ou d'employés qualifiés ou peu qualifiés) comme un déclassement. Voir le rapport du groupe de travail du CNIS *La rénovation de la nomenclature socioprofessionnelle (2018-2019)*

pourraient être considérées comme des formes de déclassement objectif. Si on le définit strictement comme déclassement scolaire, les reconvertis sont en effet surqualifiés par rapport au métier artisanal ; si on l'envisage comme déclassement professionnel, le nouveau métier semble situé en-deçà de l'ancien (ou des emplois auxquels aurait pu postuler le reconverti), que ce soit en termes de recrutement social, de prestige conféré à la profession, mais aussi, dans de nombreux cas, de niveau de revenus ; enfin, bon nombre d'enquêtés s'avérant être issus des classes moyennes et supérieures, le déclassement peut s'envisager aussi pour ces derniers comme déclassement *social*, au sens de mobilité inter-générationnelle descendante<sup>13</sup>. Quelle que soit la définition retenue, ces différentes formes de déclassement « objectif » s'articulent de sorte qu'exercer un métier artisanal après avoir été CPIS ou avoir obtenu un diplôme de niveau bac+5 semble correspondre à une mobilité descendante.

Les travaux sur la mobilité envisagent généralement celle-ci comme tournée vers le haut, au sens où l'ascension sociale serait recherchée tandis que le déclassement serait accidentel, subi, résultat d'une incapacité à « maintenir » une position sociale<sup>14</sup>. Ici, de telles bifurcations vers l'artisanat passeraient a priori, d'un point de vue « objectif », pour des formes de « déclassement volontaire ». Le caractère oxymorique de l'expression invite alors à se demander si ces reconversions professionnelles ne sont pas perçues, subjectivement, comme des formes de « reclassement » ou de simples « déplacements », et non des déclassements. Le regard se porte alors sur les logiques de classement mobilisées par les reconvertis pour évaluer leur position professionnelle (et à partir de celle-ci, leur position sociale), susceptibles d'être différentes de celle portée par la nomenclature des catégories socioprofessionnelles. Comment ces reconvertis de l'artisanat se représentent-ils leur

<sup>13</sup> À ces mobilités inter-générationnelles descendantes s'ajoutent des cas de « contre-mobilité », lorsque les reconvertis retrouvent dans l'artisanat une position professionnelle équivalente à celle de leurs parents après avoir suivi une trajectoire scolaire ou professionnelle ascensionnelle.

<sup>14</sup> Camille Peugny, *Le déclassement*, Paris, Grasset, coll. « Mondes vécus », 2009.

mobilité professionnelle – et par là leur mobilité sociale – et quels critères mobilisent-ils pour les évaluer ?

### Encadré

L'article s'appuie sur des données d'entretien récoltées dans le cadre d'une thèse de doctorat débutée en septembre 2018. La trentaine d'entretiens déjà effectués, dont sont tirés les premiers résultats exposés ici, ont été menés auprès de travailleurs de l'artisanat de bouche et du bâtiment ayant auparavant obtenu un diplôme de niveau bac+5. Quelques enquêtés n'ont pas atteint ce niveau de diplôme mais ont exercé un emploi correspondant à la catégorie des cadres et professions intellectuelles supérieures (CPIS) ou, pour deux enquêtés, une profession intermédiaire à fort capital culturel. Dès lors, leur décision de s'orienter vers un métier de l'artisanat de bouche ou du bâtiment, au recrutement social populaire, s'entend comme une reconversion professionnelle volontaire<sup>15</sup>. Dans certains (rares) cas, cette réorientation survient peu de temps après la fin des études, de sorte qu'il est plus difficile de parler de reconversion ; il a néanmoins été décidé d'intégrer ces situations à l'analyse, en considérant que le choix d'exercer un métier artisanal après avoir suivi des études longues constituait bien une bifurcation<sup>16</sup>, un moment où les individus « revoient leurs plans<sup>17</sup> ». Par ailleurs, les enquêtés cités dans l'article exercent le « cœur de métier », c'est-à-dire l'activité productive proprement « artisanale ». Aucun enquêté ne correspond en cela à la figure émergente des « chefs d'entreprise » de l'artisanat<sup>18</sup>, qui exerceraient une activité d'entrepreneur ou de gestionnaire d'entreprise artisanale sans se consacrer à la production-même. Dans la suite du texte, nous utiliserons le terme générique de *reconvertis* pour désigner ces enquêtés – même si certains ont bifurqués à l'issue de leurs

<sup>15</sup> Sophie Denave, *Reconstruire sa vie professionnelle. Sociologie des bifurcations biographiques*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Lien social », 2015 ; Catherine Négroni, *Reconversion professionnelle volontaire. Changer d'emploi, changer de vie: un regard sociologique sur les bifurcations*, Paris, Armand Colin, coll. « Sociétales », 2007.

<sup>16</sup> Marc Bessin, Claire Bidart et Michel Grossetti (dir.), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, Paris, La Découverte, coll. « Recherches », 2010.

<sup>17</sup> Claire Bidart, « How Plans Change: Anticipation, Interferences and Unpredictabilities », *Advances in Life Course Research*, vol. 41, 2019.

<sup>18</sup> Caroline Mazaud, *L'artisanat français. Entre métier et entreprise*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Sens social », 2013.

études et n'ont pas suivi une *reconversion professionnelle* à proprement parler – ou, parfois, de « néo-artisans ». Ce second terme sera en revanche systématiquement mis entre guillemets, afin de signaler qu'il ne s'agit pas d'une catégorie scientifique tout à fait stabilisée. Chargé d'implicites dans son usage médiatique, il permet de référer à des types émergents d'artisans mais dont les contours exacts peuvent varier d'un usage à l'autre, selon qu'on se réfère par exemple aux artisans néo-ruraux des années 1970<sup>19</sup> ou à des profils d'artisans émergents, plus contemporains<sup>20</sup>. Sauf précision et dans un souci de lisibilité, le terme « néo-artisan » sera ici employé pour parler de ces travailleurs très diplômés ou anciens CPIS reconvertis dans l'artisanat, qui constituent l'objet de cette enquête, sans présumer de sa pertinence pour désigner d'autres profils d'artisans.

Pour répondre, nous soulignerons dans un premier temps que ces mobilités professionnelles de forte amplitude ne correspondent pas à une mobilité sociale *subjective* de même ampleur, dans la mesure où les reconvertis tendent à euphémiser ou redéfinir la distance hiérarchique qui sépare leur nouvelle position professionnelle de celle qu'ils occupaient ou auraient pu occuper – et ce d'autant plus facilement qu'ils disposent de ressources leur permettant de définir leur statut autrement que par la seule position professionnelle. Nous montrerons ensuite que cette euphémisation de la distance peut se doubler d'une valorisation de la mobilité professionnelle pour elle-même, ce qui rend inopérantes les évaluations de la mobilité sociale se focalisant sur la position relative du métier de départ et d'arrivée pour mesurer une « distance ». Toutefois, cette remise en cause de la hiérarchie socioprofessionnelle ne semble pas être totale, valable pour toute profession ; elle s'articule avec l'émergence de nouvelles représentations de l'artisanat, mobilisées par ces reconvertis afin de requalifier la nouvelle profession, que nous analyserons dans un

<sup>19</sup> Danièle Léger et Bertrand Hervieu, *Le retour à la nature. « Au fond de la forêt... l'État »*, Paris, Seuil, coll. « Espacements », 1979.

<sup>20</sup> Olivier Crasset, « Artisans et artistes dans la forge contemporaine : convergence des pratiques, divergence des points de vue », dans Marc Perrenoud (dir.), *Travailler, produire, créer. Entre l'art et le métier*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2013, p. 179-193 ; Caroline Mazaud, *op. cit.*



troisième temps. Enfin, ces représentations n'étant pas nécessairement partagées, nous mettrons en évidence les ressorts et limites de certaines stratégies mobilisées par les reconvertis pour faire valoir leur non-déclassement.

## **I) Changer de métier, pas de position sociale ?**

### **1) Ne pas se sentir déclassé socialement**

Rares sont les enquêtés rencontrés affirmant se sentir déclassés. Lorsqu'on les interroge sur leur sentiment d'appartenir à un groupe social, ou d'avoir changé de catégorie sociale au sens large, il n'est pas rare qu'ils répondent ne s'être jamais posé la question. Ce relatif « aveuglement » catégoriel ou cette hésitation à mobiliser des catégories, qu'il s'agisse de celles de la nomenclature des PCS ou de catégories profanes, contraste alors avec la promptitude des médias à proposer ou légitimer l'usage de nouveaux intitulés pour désigner des groupes sociaux<sup>21</sup>. En l'occurrence, la catégorie de « néo-artisan », fréquemment mobilisée dans les articles de presse traitant des reconversions artisanales, n'est que rarement utilisée par les reconvertis, qui ne semblent pas, pour la plupart, se l'approprier particulièrement lorsqu'il s'agit de parler d'eux-mêmes. Cette tendance à ne pas se référer spontanément à des catégories ou des groupes sociaux contraste également avec le réflexe qui consisterait, du point de vue du sociologue, à subsumer la reconversion professionnelle dans une mobilité catégorielle, des CPIS aux artisans-commerçants.

Lorsque les reconvertis s'assimilent plus volontiers à une catégorie, ils évoquent les « catégories moyennes », voire « aisées », la « classe moyenne-supérieure », un « milieu un peu bourgeois » ou « bobo », se considérant « privilégiés », ayant la « chance » de pouvoir changer de métier du fait qu'ils bénéficient de certains

---

<sup>21</sup> Corentin Roquebert, « Classer des styles de vie. Proximité lexicale et distance sociale dans le champ journalistique », *Politiques de communication*, n° 10, 2018, p. 58.

filets de protection, identifiés par les sociologues comme des éléments cruciaux dans la décision de reconversion<sup>22</sup>.

Si certains se définissent bien *professionnellement* comme artisans, la plupart ne formulent pas un sentiment d'identification spontané et fort à un groupement collectif assimilable à la catégorie des artisans-commerçants, au sens de la nomenclature. En cela, l'évaluation de leur propre position sociale se réfère moins à leur nouvelle position professionnelle qu'à d'autres caractéristiques comme l'origine sociale (plusieurs enquêtés mobilisant spontanément la profession de leurs parents pour penser leur propre position dans l'espace social), la position de leur conjoint (lorsqu'il ou elle occupe un emploi de CPIS), leur niveau de diplôme (qui les distingue au travail, peut les avantager dans l'accès aux aides institutionnelles et fournit l'assurance, dans le cas où la reconversion se passerait mal, de pouvoir chercher un autre emploi correspondant à leur niveau de qualification) ou les ressources matérielles à leur disposition. Sur ce dernier point, de nombreux reconvertis bénéficient d'une rupture conventionnelle ou d'un licenciement négocié, leur permettant de conserver un revenu relativement élevé à court-terme, le temps de se former ou de lancer leur entreprise, ce qui « amortit » le changement de niveau de vie. Certains ont également pu accéder à la propriété de leur logement avant leur reconversion et reconnaissent que cela leur confère une position avantageuse, comme cette enquêtée qui, ne payant plus de loyer, reconnaît pouvoir se « *permettre d'être au SMIC, parce que du coup le SMIC c'est [son] argent de poche* ».

## 2) Redéfinir des frontières professionnelles

En se référant à d'autres caractéristiques que le seul métier pour définir leur position sociale, les reconvertis sont en mesure de découpler celle-ci de leur position professionnelle. Ils peuvent également mettre en œuvre des stratégies leur permettant de

<sup>22</sup> Pierre Bourdieu, « Avenir de classe et causalité du probable », *Revue française de sociologie*, vol. 15, n° 1, 1974, p. 3-42 ; Sophie Denave, « Les conditions individuelles et collectives des ruptures professionnelles », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 120, 2006, p. 85-110.

requalifier leur position professionnelle de sorte que la reconversion n'apparaisse plus comme un déclassement. Pour cela, ils peuvent simultanément mettre à distance les autres professionnels tout en rapprochant leur nouvelle expérience professionnelle des précédentes.

La mise à distance s'appuie notamment sur une dichotomie, fréquemment mobilisée, opposant ceux qui, comme eux, auraient « choisi » de se reconvertir dans un métier artisanal, et ceux qui n'ont supposément « pas choisi » leur profession, c'est-à-dire les travailleurs de métier qui y seraient entrés dès leur sortie de l'enseignement secondaire ou faute de pouvoir prétendre à un autre emploi. Là où une approche catégorielle conduirait à envisager la mobilité professionnelle comme déclassement à partir des caractéristiques des métiers, cette dimension du choix personnel conduit à individualiser l'évaluation de la mobilité : la hiérarchie socioprofessionnelle entre les métiers se retrouve évacuée au profit d'une logique de différenciation sociale fondée sur « l'affirmation » de sa liberté de choix<sup>23</sup>, et donc, en creux, sur des caractéristiques individuelles (ressources économiques, scolaires) qui conditionnent cette liberté de choix. Le sentiment d'être déclassé peut alors être neutralisé, la mobilité professionnelle étant référée non plus à une hiérarchie sociale des métiers mais aux ressources individuelles que requière cette mobilité. La mise à distance peut aussi s'exprimer à travers des jugements de classe mobilisant des représentations stéréotypées : « *le vieux boulanger qui a la clope au bec, le marcel, voilà, tout ça, et qui dit des horreurs toute la journée...* », le « *patron bourru* », le côté « *matérialiste* » attribué à l'ouvrier ou au commerçant qui chercherait à « *faire la plus grande marge* », etc.

Des frontières peuvent ainsi être reformulées selon des registres plus moraux ou individuels<sup>24</sup>. De telles reformulations peuvent

<sup>23</sup> Anne de Rugy, « Vouloir le déclassement ? De la critique des hiérarchies professionnelles à la critique de l'ordre économique », *Politiques de communication*, vol. 10, 2018, p. 146.

<sup>24</sup> Stine Thidemann Faber et Annick Prieur, « Parler des classes dans une société présumée égalitaire. Les représentations des inégalités dans une ancienne ville ouvrière danoise », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n<sup>os</sup> 191-192, p. 114-125.

permettre de se distinguer des travailleurs de métier, à l'échelle intra-catégorielle, mais aussi d'euphémiser les différences sociales entre l'ancien et le nouveau métier afin de minimiser la « distance » parcourue lors de la reconversion. Les reconvertis font ainsi parfois valoir des formes de continuité entre l'ancien métier et le nouveau, par exemple en présentant la différence comme relevant d'un changement d'échelle plus que de nature. Un fromager met ainsi en perspective l'activité comptable que requiert le fait d'être désormais à son compte avec son ancien rôle de directeur d'une agence de web-marketing : « *ça m'amuse toujours de gérer mes budgets, de faire mes tableaux Excel, mais au lieu d'avoir des millions d'euros j'ai des centaines de milliers d'euros* ». De même, une enquêtée, ancienne collaboratrice parlementaire en passe d'ouvrir sa fromagerie après avoir terminé son apprentissage, indique que, derrière l'écart apparent, elle trouve des formes de continuité entre son ancienne vie professionnelle et la nouvelle :

*La bascule paraît a priori monstrueuse, passer de l'Assemblée nationale au fromage, alors que pour moi y a une vraie continuité, en fait. Mais pour les gens, j'ai pivoté à 180°. [...] y a une vraie continuité, dans l'engagement aussi, en fait. Se sentir utile. Bon ben c'est pas à l'échelle nationale ou d'une ville, c'est plutôt dans le domaine plus précis de ce qu'est l'agriculture, la nourriture, la gastronomie.*

À nouveau, la différence perçue correspond principalement à un changement d'échelle plutôt que de finalité de l'activité. Symétriquement, cette même enquêtée met en équivalence les aspects négatifs de son ancienne vie professionnelle et de la nouvelle, opérant au passage une généralisation qui tend à nier la hiérarchie entre les deux métiers :

*Je l'avais déjà, les tâches à la con. Ah oui, je faisais pas le ménage, ça c'est sûr ; là, dans une fromagerie, tous les soirs faut passer un coup de balai, et serpillère, etc. On passe notre temps à laver les couteaux, désinfecter. Mais y a pas de... déjà je pense qu'il y a pas de basses besognes, et je pense que dans tous les boulots t'as des trucs plus ou moins excitants, en réalité.*

Les différences peuvent ainsi être euphémisées en invoquant des principes généraux (« *dans tous les métiers il y a des choses qui sont laborieuses, et qu'il faut faire quand même* »). Toutefois, ces stratégies narratives agissent bien comme stratégies de neutralisation du déclassement à l'échelle individuelle, puisqu'il s'agit de requalifier le métier que font les reconvertis, mais pas nécessairement *ceux qui le font* en général : lorsqu'ils parlent des travailleurs de métier, les enquêtés reconnaissent volontiers qu'il s'agit d'un « *autre monde* », que « *rien ne les rapproche* ». Ces redéfinitions des frontières professionnelles se jouent donc à la fois au niveau des frontières entre professions (pour souligner que l'écart entre ancien et nouveau métier serait faible) et entre professionnels (cette fois, pour mettre en évidence l'écart entre soi-même et les travailleurs de métier).

### 3) « Passer » ou « dépasser » les frontières sociales ?

Cette relation ambivalente aux catégories, euphémisant certaines frontières entre métiers tout en réaffirmant des frontières entre travailleurs, peut alors prendre la forme de « stratégies de condescendance », par lesquelles on peut à la fois dire sa proximité et sa distance sociales et, ainsi, « pousser très loin le démenti de la définition sociale sans cesser pourtant d'être perçu à travers elle<sup>25</sup> ». Certains enquêtés, tout en reconnaissant la distance avec les travailleurs de métier, tendent ainsi à neutraliser la dimension hiérarchisée de ce qui les sépare ou à valoriser le fait de les côtoyer. On retrouve ces deux attitudes chez le consultant devenu boucher, évoqué plus haut : il met en équivalence les parcours des reconvertis et des travailleurs de métier, aussi différents soient-ils (« *tout ce qu'on a fait, ils l'ont pas fait, et tout ce qu'ils ont fait, on ne l'a pas fait* ») et indique qu'il trouve « *hyper enrichissant* » de côtoyer des personnes dont les expériences (professionnelles, mais aussi en termes de parcours de vie) sont si différentes. Dans un autre registre, un enquêté, titulaire d'une thèse en physique et fils de deux chercheurs, trouve également « *intéressant de rencontrer*

<sup>25</sup> Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982, p. 131.

*des gens qui ont [son] âge, mais où ça fait dix ans qu'ils travaillent dans le métier* ». Charpentier depuis trois ans, il souligne que c'est son engagement militant, à l'extrême-gauche, qui l'a en partie conduit à vouloir devenir ouvrier « *pour casser ces barrières [entre classes sociales]* » et « *vivre quelque chose qui [lui] permette d'être à l'aise dans tous les milieux* ». Toutefois, il ne s'agit pas pour lui de se considérer comme un transfuge de classe, mais plutôt « *d'avoir un pied dans un autre monde, dans un autre milieu social, qui fait que j'ai un regard plus extérieur sur le milieu social auquel j'appartiens, en fait auquel j'appartiens encore mais auquel j'appartenais pendant ma thèse* ». Cette idée fait écho au discours d'un troisième enquêté, devenu boulanger après avoir enseigné les sciences de la vie et de la terre pendant deux ans. Aujourd'hui à la tête de sa propre école de boulangerie, il mène des activités connexes en tant que formateur, chef d'entreprise mais aussi « *consultant* » en boulangerie. Ce faisant, il navigue entre sa profession de « *boulangier* » à proprement parler et d'autres activités qui, « *effectuées en tant que boulangier* », contribuent néanmoins à le reclasser, voire à le rendre objectivement inclassable. De son point de vue, ce caractère inclassable, dépassant les frontières professionnelles, est subjectivement valorisé : il déclare être « *boulimique* » de la possibilité que lui ouvre sa nouvelle vie professionnelle de rencontrer « *des gens de nature extrêmement différente* », « *des ouvriers chinois qui bossent, avec des bottes, à faire le même boulot toute la journée* » aux « *milliardaires italiens qui veulent investir dans nos boîtes* ». Il justifie pour sa part son aisance pour passer « *d'un extrême à l'autre* » par le fait qu'il se « *fout complètement de l'argent* », soulignant que la « *valeur clivante* » pour lui est le « *respect* », tout en ayant parfaitement conscience de sa position : « *quand je vais travailler avec l'ouvrier chinois, je vais pas lui faire croire que je suis un ouvrier chinois, je vais dire : je suis un chef d'entreprise français. Je gagne vingt fois leur salaire, je vais pas leur jouer du violon* ».

Ces formes d'euphémisation des différences de classe ou de valorisation des situations où l'on côtoie des individus différents – en mettant en équivalence les différents parcours, en prônant un rapprochement entre classes sociales ou en exprimant les

clivages selon des critères moraux plutôt qu'économiques – traduisent chacune à sa manière le fait que les reconvertis n'ont pas tant l'impression de « passer » une frontière<sup>26</sup> que de les *dépasser*. Dit autrement, ils ne se pensent pas comme des membres de la catégorie socioprofessionnelle d'arrivée, mais comme des individus ayant connu plusieurs mondes sociaux et qui, dans une position décalée, échapperaient à la catégorisation. Ce caractère « inclassable » est alors perçu positivement, réalisation d'un « rêve de vol social<sup>27</sup> », qui éloigne d'autant plus le sentiment de déclassement que la mobilité professionnelle peut être requalifiée comme une forme d'émancipation vis-à-vis des classements.

En mobilisant des critères extra-professionnels pour penser leur position sociale, en singularisant leur nouvelle position professionnelle par un double mouvement de mise à distance des travailleurs de métier et d'euphémisation de la distance entre ancienne et nouvelle profession, ou en valorisant certaines situations d'hétérogénéité sociale, les reconvertis sont donc en mesure de ne pas se figurer leur reconversion comme un déclassement. Nous allons maintenant voir que leur mobilité professionnelle peut non seulement ne pas être perçue subjectivement comme un déclassement, mais qu'elle peut même être valorisée *pour elle-même*.

## II) Une mobilité valorisée à l'échelle individuelle

### 1) Mobilité sociale et mobilité « par projet »

On a vu que la neutralisation du déclassement, du point de vue de la mobilité subjective, s'opère notamment à travers une évaluation de son parcours dans un registre individuel plutôt qu'en se rapportant à un référentiel collectif. Ce sont deux acceptions de la « mobilité » qui sont alors renvoyées dos-à-dos. D'une part, la mobilité telle qu'on l'entend lorsqu'on parle de « mobilité sociale », au sens de déplacement dans l'espace social ou dans une

<sup>26</sup> Paul Pasquali, *Passer les frontières sociales. Comment les « filières d'élite » entrouvrent leurs portes*, Paris, Fayard, 2014.

<sup>27</sup> Pierre Bourdieu, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1979, p. 429-430.

hiérarchie socioprofessionnelle ; d'autre part, la mobilité comme qualité individuelle et comme régime légitime de construction du parcours. Ce second sens correspond à l'idée selon laquelle être mobile, c'est être audacieux, autonome et adaptable, ou pour le dire dans les termes de Luc Boltanski et Ève Chiapello, être « grand » selon les critères de la « cité par projets »<sup>28</sup>.

Or, on trouve effectivement chez de nombreux enquêtés un rapport au parcours professionnel structuré par les vocables et les valeurs de la cité par projets. La nomenclature des PCS, qui favorise une lecture du monde social se référant « à la cité industrielle », voire « civique »<sup>29</sup>, peine à rendre compte de telles représentations. Un enquêté en particulier illustre de façon emblématique ce rapport au parcours au sein duquel la mobilité professionnelle ne figure pas comme une mobilité sociale, ni même une bifurcation, mais comme une nouvelle « expérience ». Cinquantenaire, il est directeur d'une « agence digitale » parisienne de quatre-vingt-dix salariés lorsqu'il décide de se reconverter et d'ouvrir une fromagerie avec un associé, ce qui lui permet de travailler à mi-temps. Si sa mobilité professionnelle s'apparente à cet égard à un changement de profession, donc une reconversion professionnelle, il me coupe lorsque j'utilise le terme de « reconverti » :

- Les « reconvertis », c'est marrant. On fait partie de la secte des reconvertis. Vous allez créer un club ? J'aimais pas le mot « reconverti », d'ailleurs.

Moi : Pourquoi ?

- Bah je trouve que sémantiquement, on est pas reconverti, on fait juste un nouveau métier. Je trouve que reconversion, ça a un côté négatif. Alors c'est peut-être que, moi, dans ma façon d'appréhender le langage. On a un nouveau métier, alors ça s'appelle « reconversion », mais c'est juste « évolution », pour moi. Mais « reconversion », j'ai l'impression qu'on s'est trompé de voie, qu'on allait ailleurs. C'est peut-être ça que je vois de négatif, qui est peut-être pas dans le mot, hein, mais...

[...]

Moi : Vous, c'est vraiment l'« évolution » qui vous...

<sup>28</sup> Luc Boltanski et Ève Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 1999.

<sup>29</sup> Thomas Amossé, *op. cit.*, p. 1062.



- *Oui, c'est ça, c'est un nouveau métier, c'est une nouvelle expérience, c'est une nouvelle étape. Et là on s'est engagés avec mon associé pour cinq ans [...]. Donc les projets, moi, ça me plaît.*

La reconversion professionnelle ne dit ici même plus son nom, ce qui permet là encore d'euphémiser la mobilité sociale que supposerait le passage d'un métier situé dans la catégorie des CPIS à un métier artisanal en mettant au même niveau l'ensemble des expériences professionnelles, chaque « *nouveau métier* » étant envisagé comme une étape dans la *carrière* et non une rupture ou une bifurcation. Pourtant, le changement de métier s'accompagne bien d'une conversion de ressources, qu'il laisse transparaître dans une formule lapidaire : « *moins d'argent, mais plus de temps*<sup>30</sup> ». Ce surcroît de temps, dans une « *phase transitoire vers la retraite* », doit lui permettre de doubler le « *projet* » professionnel d'autres « *projets* » à « *entreprendre* », termes par lesquels il désigne des activités de loisir (voyages) ou de valorisation de son patrimoine (achat et rénovation d'appartement), dans une perspective où l'opposition entre travail et hors-travail, entre « *professionnel au sens salarié* » et extra-professionnel, se brouille :

*Ce qui m'a plu, c'est la perspective de moins travailler, et d'avoir plus de temps libre, en fait. Moins travailler, en soi, c'est pas ça mon drive, parce que c'est sympa le travail, ça me gêne pas, et j'ai eu la chance d'avoir des boulots qui étaient sympas. J'ai toujours pris plaisir à travailler. Par contre, là, sur le mi-temps que j'ai de disponible, ben je peux choisir de travailler ou pas, à des projets soit connexes au métier de fromager, soit pour le plaisir d'entreprendre d'autres projets.*

Moi : *Pas forcément professionnels ?*

- *Professionnel... c'est pas professionnel au sens salarié...*

Moi : *C'est plutôt de l'associatif, ou...?*

- *En ce moment, c'est plutôt beaucoup de voyages, et puis des projets... là j'ai acheté un appartement. Acheter un appart, le rénover, le décorer, travailler avec une architecte, des artisans, pour faire quelque chose de sympa.*

30

Un tel arbitrage mobilise là encore les valeurs de la cité par projets. Dans *Le nouvel esprit du capitalisme*, Luc Boltanski et Ève Chiapello suggéraient ainsi que « la rareté principale dans nos sociétés, au moins dans les catégories, comme celle des cadres, qui ne sont pas confrontées à la nécessité immédiate, concerne non les biens matériels mais le temps » (Luc Boltanski et Ève Chiapello, *op. cit.*, p. 231-232).

Requalifiée comme « *projet* » ou comme « *expérience* », la mobilité professionnelle signale alors moins le passage d'une position à une autre que la capacité à prendre des initiatives personnelles, ce qui permet d'échapper aux assignations statutaires que supposerait l'entrée, en même temps que dans un métier, dans une *catégorie* ; tout en bénéficiant des profits symboliques associés à la prise de risque du meneur de projets qui, ne se contentant pas de l'immobilité associée à un statut, substitue l'autonomie à la sécurité. L'individu « mobile » peut ainsi être valorisé, de façon relativement autonome vis-à-vis des catégories qu'il traverse.

## 2) Trouver un métier « à son image »

Cette grammaire du projet tend par ailleurs à tirer « vers un néopersonnalisme qui met l'accent, non sur le système, mais sur les êtres humains à la recherche d'un sens », orientation « dominante parce que c'est largement sur elle que repose la dimension normative, éthique, de la cité par projets<sup>31</sup> ». Effectivement, la question du « sens » de leur travail est régulièrement mobilisée pour parler de ces bifurcations, à tel point que certains enquêtés commencent même à y voir un « cliché ». Cette rhétorique peut néanmoins s'appuyer sur la thématique individualisante de l'épanouissement personnel, qui peut s'exprimer à travers la recherche de formes d'« authenticité<sup>32</sup> ». Dans la sphère professionnelle, cela se traduit par un certain rapport au travail, plus légitime au sein des catégories supérieures, qualifié parfois d'« expérientiel<sup>33</sup> » ou d'« expressif<sup>34</sup> », qui consiste là encore à rechercher l'épanouissement personnel dans son activité profes-

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 177-178.

<sup>32</sup> Eva Illouz (dir.), *Les marchandises émotionnelles. L'authenticité au temps du capitalisme*, traduit de l'anglais par Frédéric Joly, Paris, Premier parallèle, 2019 [2018].

<sup>33</sup> Daniel Mercure et Mircea Vultur, *La signification du travail. Nouveau modèle productif et ethos du travail au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Sociologie contemporaine », 2010.

<sup>34</sup> Dominique Méda et Patricia Vendramin, *Réinventer le travail*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Le lien social », 2013.

sionnelle<sup>35</sup>. « L'authenticité » attribuée à un métier découle alors de sa correspondance supposée à des caractéristiques individuelles.

En ne mettant plus l'accent sur le système mais sur la quête individuelle de sens, l'évaluation de l'activité professionnelle ne se fait plus en fonction de la position qui y serait associée mais de sa correspondance avec certaines caractéristiques individuelles du reconverti. Se dessine alors l'idée qu'un bon travail serait un travail « à [son] image », ce qui permet non seulement d'échapper au sentiment de déclassement, mais aussi de faire valoir à autrui que la mobilité professionnelle n'est pas descendante. Ainsi, une fromagère, fille de deux magistrats et ayant exercé comme cadre commerciale pendant huit ans dans le secteur du prêt-à-porter, raconte le départ de sa dernière entreprise :

*J'ai retrouvé le cahier que mes collègues m'avaient fait pour mon départ, et dedans c'est blindé de petits mots où ils sont là : « c'est trop cool que t'ailles bosser dans le fromage, c'est complètement logique, tu vas être trop bien là-dedans, ça te correspond à 200 % »... Y avait une espèce d'unanimité là-dessus. Et bizarrement, y avait une unanimité beaucoup plus grande que sur le fait que je travaille dans la mode. À la fois du point de vue de mes collègues, mes amis, ma famille, tout le monde a trouvé ça logique.*

L'ancien directeur d'« agence digitale », de même, affirme que « les [anciens] collègues trouvent ça très bien, ils m'avaient toujours dit que je finirais dans la bouffe ». Un autre enquêté, devenu boulanger après une thèse de droit, souligne que son nouveau métier lui convient mieux en ce qu'il est « au carrefour de tout un tas de centres d'intérêt, de dispositions [qu'il a], de talents [qu'il a], mais aussi de faiblesses [qu'il n'a] pas », esquissant un travail à sa mesure dans lequel il peut notamment mettre en œuvre, outre un goût pour le travail manuel, « une dimension artistique, une réflexion intellectuelle ».

<sup>35</sup> Comme le remarquaient déjà Christian Baudelot et Michel Gollac, « l'«épanouissement» introduit une dimension psychologique nouvelle. Celle-ci suppose un lien entre satisfaction et identité du travailleur : être satisfait de son travail signifie pouvoir y réaliser des traits de son identité, y développer ses compétences. [...] Un métier doit être intéressant non par les bénéfices qu'il procure, mais par ses profits symboliques » (Christian Baudelot et Michel Gollac (dir.), *Travailler pour être heureux ? Le bonheur et le travail en France*, Paris, Fayard, 2002, p. 33).

Cette personnalisation des critères d'évaluation de la profession est parfaitement résumée par le boulanger évoqué un peu plus tôt, directeur d'une école de boulangerie spécialisée dans les farines biologiques et la fermentation au levain. Ce créneau attire de nombreux adultes en reconversion, socialement très proches de lui, qu'il présente ainsi :

*Le gros des profils... donc c'est des gens qui sont porteurs d'un projet professionnel d'entreprise, en boulangerie, à court-terme, et c'est des gens qui généralement quittent un boulot parce qu'ils sont en perte de sens. Donc on a beaucoup d'informaticiens, de professions dans la finance, des graphistes, des ingénieurs, des avocats, des diplomates, des cuisiniers parfois, plutôt ce type de professions. Et donc voilà, c'est des gens qui vont quitter un emploi qui dans la société est valorisé, a tous les attributs de la réussite sociale, mais finalement eux se perdent là-dedans. Ils se disent : « ok, j'ai tous les attributs de la réussite sociale mais je m'emmerde, ma vie elle correspond pas... dans mon travail, je ne mets pas en avant les valeurs qui deviennent les miennes ».*

Ce faisant, la mobilité peut être valorisée pour elle-même dès lors que les reconvertis parviennent à faire valoir qu'elle leur permet de renouer avec un travail qui correspondrait mieux à certaines caractéristiques ou aspirations individuelles. En cela, les reconvertis de l'artisanat sont susceptibles, de manière analogue à ce qui a pu être observé au sujet des reconversions dans l'agriculture biologique<sup>36</sup>, d'attribuer une valeur positive à leur mobilité professionnelle : descendante sur le papier, elle n'est pas vécue subjectivement comme telle dans la mesure où elle leur semble cohérente avec un mode de vie plus valorisé.

### 3) Accorder de la valeur à un changement de vie professionnelle radical

On a vu que, dans un registre de justification empruntant à la cité par projets, la mobilité pouvait se voir doter d'une valeur *pour elle-même*, signe que l'individu se lance à la poursuite de nouveaux « projets », congruents avec des valeurs et aspirations personnelles structurant son rapport au travail. Dans le même

<sup>36</sup> Benoît Leroux, « Devenir agriculteur biologique. Approche des processus de (re)conversions professionnelles », *Regards sociologiques*, n<sup>os</sup> 45-46, 2013, p. 233-246.

mouvement, les « statuts » et classements collectifs sont dévalorisés et la mobilité d'une position à une autre se voit donc légitimée, indépendamment de la distance relative entre ces positions. Mais on va maintenant voir que cette valorisation de la mobilité pour elle-même est susceptible d'être, dans le cas des reconversions artisanales, d'autant plus forte que le métier d'arrivée est éloigné du métier d'origine. En effet, aux profits symboliques découlant de « l'audace » attribuée au changement de profession s'ajouteraient d'autres profits symboliques liés, cette fois, au « courage » spécifique que supposerait une reconversion *radicale*. Cette forme particulière de valorisation de la mobilité transparaît notamment dans le traitement médiatique de ces bifurcations, à travers des expressions récurrentes, soulignant que « rien ne prédestinait X à devenir Y » mais que tel reconverti a néanmoins osé « tout quitter », n'hésitant pas à « sauter le pas » ou « franchir le cap »<sup>37</sup>. Dans les interactions des enquêtés avec des individus proches de leur milieu social d'origine, cette valorisation de la reconversion artisanale se traduit également par le sentiment de susciter de l'envie, voire de l'admiration chez ceux qui, occupant un emploi de cadre ou de profession intellectuelle supérieure, se rêveraient aussi « néo-artisans » et écoutent les récits des reconvertis avec des « *étoiles dans les yeux* ». L'ex-collaboratrice parlementaire évoquée plus tôt, sollicitée par de nombreux journalistes pour parler de sa reconversion, raconte qu'elle sentait, en marge des émissions ou des interviews, que sa bifurcation leur paraissait « *dingue* ». Quand je lui demande de préciser si elle entend par là qu'ils éprouvaient de la curiosité ou lui donnaient plutôt le sentiment de devoir défendre son choix, elle répond :

*C'est de la curiosité. Non, j'ai pas à défendre... C'est de l'admiration, en fait, je crois. Parce que, je sais que pendant longtemps... je vivais à Paris,*

<sup>37</sup> On retrouve dans ces deux dernières expressions la tendance à la métaphorisation corporelle des mobilités sociales (Dominique Memmi, « L'ascension sociale vue de l'intérieur : les postures de la conquête », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 100, 1996, p. 33-58), qui transparaît également dans des formules comme « monter », « s'en sortir » ou « dégringoler »... Ici, la métaphore du franchissement ou du saut véhicule l'idée selon laquelle la reconversion serait moins un déclassement qu'une audace.

*j'étais collaboratrice d'êlu et des fois, quand j'en avais marre, je disais que j'allais élever des chèvres dans le Larzac et qu'on allait me foutre la paix, et que ça serait génial. [...] Un classique, que tous les parisiens, je pense, à un moment donné, pensent, disent. J'ai franchi le pas, en fait. Et donc ils te trouvent assez courageux, c'est plutôt ça : un peu d'admiration, ça suscite un peu d'envie aussi...*

De façon plus générale, il n'est pas rare que les enquêtés admettent que la réaction, lorsqu'ils se présentent à des personnes qu'ils rencontrent pour la première fois, soit plus positive qu'avant leur reconversion, comme l'admet ce boulanger ayant mené une thèse de droit : « *Aujourd'hui, la réaction, c'est pas la même. Aujourd'hui, c'est plutôt... l'envie. Ce qui était rarement le cas avant [rires]. L'envie, et le courage. Envie d'exercer le métier que j'exerce, et courage du changement, par contre. Courage de la reconversion et envie de la profession* ».

Plusieurs enquêtés racontent, de manière analogue, avoir régulièrement des conversations avec des clients ou des amis appartenant aux CPIS qui laisseraient toutefois transparaître de l'intérêt, voire de l'envie, à l'égard de la reconversion. La hiérarchie socioprofessionnelle s'en retrouverait ainsi inversée, de sorte que les reconvertis se sentent d'autant moins déclassés qu'ils ne le sont pas aux yeux de personnes proches de leur milieu social d'origine, faisant office d'autrui significatif et leur donnant le sentiment que leur mobilité professionnelle serait enviable. Un extrait d'entretien, mené auprès de la fromagère qui travaillait auparavant dans la mode, illustre de manière frappante un tel retournement symbolique. Lorsque je lui demande si elle se sent déclassée, elle répond sans hésiter :

*Pas du tout, et même à l'inverse, je trouve que c'est... quand je vois maintenant des potes à Paris qui, eux, travaillent toujours en finance, etc., c'est presque eux qui dévalorisent systématiquement leur boulot alors que, moi, j'ai rien dit du tout. Donc c'est vraiment ce truc de... ils se posent et ils disent : « en fait, tu sais, moi, je fais vraiment un taf de merde, je vais pas t'embêter avec ça ». Parce qu'ils s'adressent à moi, et que quelque part, comme je fais un truc... en tout cas qui est censé être intéressant, eux, ils ont un petit peu honte de faire du contrôle de gestion, ou de la finance de marché... [...] et du coup, moi, à chaque fois, je fais mon petit truc, très pédagogique,*

*et en plus je le pense sincèrement : c'est pas la guéguerre entre les gens qui ont choisi de rester dans des filières classiques et nous, qui ont dégagé, qui ont pris la tangente. Mais par moment j'ai l'impression que le déclassement est presque plus de leur côté. C'est hyper bizarre à dire mais... [...] ils ont vachement besoin de se justifier, genre « non, mais bon, là je reste parce qu'en fait, c'est vrai qu'on a acheté un appartement l'année dernière, on a quand même tout l'emprunt à rembourser... », et en fait, mes potes, la plupart de mes amis de mon âge, ils ont acheté des apparts à Paris, ils commencent à avoir deux voire trois enfants, donc c'est sûr que la configuration est pas la même, donc c'est pour ça que quand ils ressentent le besoin de m'expliquer pourquoi ils ont toujours pas quitté [une grande entreprise de conseil], j'ai envie de leur dire : « mais non, mais je vois très bien pourquoi t'as pas quitté [ton entreprise] ».*

On comprend ici qu'au-delà de la valeur attribuée à la mobilité pour elle-même, en termes d'audace, de prise d'initiative et d'engagement dans un métier qui correspondrait à des valeurs et une identité, se joue un retournement symbolique par lequel les métiers les plus prestigieux et les mieux rémunérés peuvent se retrouver relégués derrière des métiers artisanaux évalués selon un autre critère : celui de leur caractère supposément plus « intéressant ». Il semble que, paradoxalement, la valeur accordée au nouveau métier par le biais de ce retournement est d'autant plus grande que la reconversion s'opère vers un métier éloigné du milieu social d'origine. La rareté d'une activité professionnelle dans un milieu social donné peut ainsi lui conférer une valeur symbolique et permettre d'échapper au stigmatisme qui y serait normalement attribué<sup>38</sup>, d'autant plus facilement que les reconvertis sont en mesure de faire valoir, comme nous l'avons souligné, qu'il s'agit d'un choix. Le caractère radical de la reconversion lui conférerait paradoxalement une valeur symbolique, comme le montrait un peu plus haut la référence à la bifurcation néo-rurale qui, pour des travailleurs intellectuels parisiens, susciterait de la fascination – ici à travers un mythe, au sens où l'entend

<sup>38</sup> Julien Gros, « Relations d'emploi et domination personnalisée. Comment la gestion de la main-d'œuvre dans une PME s'appuie sur des rapports de classe », *Genèses*, n° 105, 2016, p. 97-119.

Roland Barthes : celui de l'élevage de chèvres dans le Larzac<sup>39</sup>. On retrouve l'idée du « rêve de vol social », c'est-à-dire d'une « fuite romantique hors du monde social<sup>40</sup> » tel qu'on le connaît, par laquelle la mobilité vers un univers inconnu peut se rendre attractive, évacuant alors toute idée de déclassement. Toutefois, il ne suffit pas qu'un métier soit éloigné d'un milieu social donné pour qu'une reconversion y soit valorisée socialement : ce ne sont en effet pas n'importe quels métiers qui sont valorisés. Ce ne serait alors pas simplement l'éloignement, mais plutôt « l'exotisme » social du métier d'arrivée au sein du milieu d'origine qui lui conférerait sa valeur. Par exotisme, il faut ici entendre l'idée que la distance (ici dans l'espace des positions socioprofessionnelles) se compose avec une construction sociale positive de l'altérité<sup>41</sup>. Il convient alors de se demander quelles valeurs, quels contextes culturels permettent cette « ouverture des possibles<sup>42</sup> » par laquelle des métiers artisanaux deviennent attractifs pour des individus qui ne correspondent pas, par leur origine ou leur position sociale, au recrutement social populaire de ces métiers.

Nous avons souligné dans cette partie que la mobilité professionnelle ne se résume plus, dans la grammaire de la cité par projets, à un déplacement entre deux positions professionnelles ou sociales distinctes. Abandonnant cette perspective fixiste, la cité par projets conduit à envisager le fait d'être mobile comme un élément valorisant. Mais il reste à comprendre les modalités

<sup>39</sup> Dans *Mythologies*, Roland Barthes définit le mythe comme un « message », qui prend un *signe* – ici, l'élevage de chèvres dans le Larzac – pour en faire le *signifiant* d'un nouveau *signifié*. Ce qui est signifié dans l'image des chèvres du Larzac, ce n'est pas tant la volonté de se lancer dans l'élevage caprin en Occitanie que l'aspiration à changer de vie, partir « à la campagne » mener une activité plus « concrète », dans la continuité de l'imaginaire du mouvement néo-rural des années 1970 (Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Seuil, coll. « Pierres vives », 1957 ; Danièle Léger et Bertrand Hervieu, *op. cit.*).

<sup>40</sup> Pierre Bourdieu, « La distinction », *op. cit.*, p. 429-430.

<sup>41</sup> On procède ici par analogie avec les analyses menées par Faustine Régnier au sujet de l'exotisme culinaire (Faustine Régnier, *L'exotisme culinaire. Essai sur les saveurs de l'Autre*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Le lien social », 2004).

<sup>42</sup> Claire Bidart, « Crises, décisions et temporalités : autour des bifurcations géographiques », *Cahiers internationaux de sociologie*, n° 120, 2006, p. 42.



de construction de « l'exotisme » professionnel par lesquelles l'artisanat peut apparaître comme à la fois éloigné et désirable pour les reconvertis en devenir, de sorte que leur mobilité professionnelle soit valorisable.

### III) La requalification de métiers artisanaux

#### 1) La croyance en un « idéal artisanal »

Il apparaît que les métiers artisanaux sont sources de fantasmes pour ces membres des classes moyennes-supérieures qui en sont socialement éloignés, qui les assimilent volontiers à un même mode de vie « néo-artisanal » auquel sont attribuées certaines qualités qui dépassent le choix d'un métier particulier. Plusieurs enquêtés, lorsque je leur demandais de me retracer le processus les ayant conduits à leur nouveau métier, me signalaient d'ailleurs avoir hésité avec une autre profession qui serait également rentrée dans le cadre de l'enquête : une fromagère qui avait envisagé de passer un CAP d'ébénisterie quelques années avant sa reconversion, y renonçant finalement faute d'avoir trouvé un employeur prêt à accueillir une apprentie ; un violoniste s'étant engagé dans une formation de couvreur après avoir hésité avec la charpente ; un informaticien bifurquant finalement vers la maçonnerie de pierre sèche après avoir pensé à devenir paysan-boulangier... ce n'est pas toujours un métier en lui-même qui attire, sur le mode de la vocation, autant que l'idée même de devenir artisan.

Une des raisons principales de cette valorisation générique de l'artisanat semble être le plaisir éprouvé à la réalisation d'un produit du début à la fin : la maîtrise de son activité productive et de ses finalités est ainsi mise en opposition avec le sentiment, dans l'ancien métier, de n'être qu'un « *maillon dans l'engrenage* », « *un numéro parmi tant d'autres* », « *un pion qu'on peut bouger au gré des besoins de l'entreprise* ». Le contrôle retrouvé sur sa production s'exprime également à travers une autre opposition, consistant à distinguer la mise en œuvre pratique de savoirs « concrets », à l'applicabilité immédiate et contextualisée, et les connaissances « abstraites », dont les effets sur le réel seraient plus difficiles à

mesurer. On retrouve ici une critique des abstractions susceptible de valoriser, en contraste, ce qui relèverait de la « vraie technique<sup>43</sup> ». Une charpentière, auparavant ingénieure dans le BTP, illustre ce rapport aux savoirs théoriques : « *ce qu'on faisait en école d'ingé, ça planait à 3000. C'était hyper abstrait, on faisait des modèles de trucs qu'on n'avait jamais construits* ». L'opposition entre travail « manuel » et « intellectuel » se voit alors dépassée, au profit là encore d'un retournement symbolique favorable au travail artisanal : celui-ci apparaît à ces travailleurs « intellectuels » comme un moyen de renouer avec un rapport aux objets mobilisant activement leurs savoirs, de manière réflexive, articulant le « penser » au « faire »<sup>44</sup>. Pour ces travailleurs qualifiés ayant suivi des études supérieures, les dispositions scolaires sont d'ailleurs réactivées du fait de la nécessité de « *repartir de zéro* » et de « *tout apprendre dans un domaine inconnu* », mobilisant alors un rapport positif à l'apprentissage qui est d'autant plus satisfaisant que les savoirs acquis trouvent une applicabilité pratique immédiate. Une fromagère, ayant suivi des études de communication et enchaîné plusieurs expériences de cadre administratif ou commercial en entreprise au cours desquelles elle déchantait, admet :

*C'est con, parce que j'ai fait quand même des études, mais j'ai vraiment l'impression pour la première fois de ma vie, quand j'étais en alternance et à l'école [de fromagerie], d'apprendre des choses qui vont m'être utiles dans mon futur. C'étaient vraiment des connaissances concrètes, qui vont m'être utiles, c'étaient pas des théorèmes de communication, des réflexions, des machins, des trucs... c'était du concret.*

Ce caractère « concret » qui constituerait une qualité du travail artisanal n'est pas attribué qu'aux savoirs mobilisés mais aussi à l'activité productive elle-même : un chocolatier, issu du secteur de l'évaluation des politiques publiques d'insertion et qui reconnaît que son ancien travail lui paraissait « *hyper intéressant, hyper stimulant* », dans un domaine d'utilité publique, souligne en

<sup>43</sup> Alexandra Bidet, *L'engagement dans le travail. Qu'est-ce que le vrai boulot ?* Paris, Presses universitaires de France, coll. « Le lien social », 2011, p. 309.

<sup>44</sup> Matthew B. Crawford, *Éloge du carburateur. Essai sur le sens et la valeur du travail*, traduit de l'anglais par Marc Saint-Upéry, Paris, La Découverte, coll. « Cahiers libres », 2010 [2009].

même temps que l'activité pouvait, au quotidien, générer un sentiment d'inutilité :

*Le travail de bureau, quand t'es pas chaud, t'es vite... t'as vraiment le sentiment d'être improductif. T'écris un article, tu dois rédiger un truc, et t'y arrives pas, t'as ta page blanche, ou alors t'effaces parce que... enfin t'as les boules, t'as vraiment l'impression de galérer. Ah ça, j'ai plus ça, et je suis content parce que c'est vraiment un truc qui pouvait me peser. Et ça, ça arrive pas en fait ici, même si t'es crevé, t'as pas dormi, tu galères... en fait, un truc manuel, t'avances, et puis ça va, tu sers les clients...*

La production alimentaire, comme la construction, ont en commun de permettre de se représenter très précisément, car sous une forme matérielle, le résultat de son activité, comme le remarque ce même enquêté : « *Je pense que tu pourras avoir le même genre de réflexions sur des maçons qui construisent des maisons de A à Z, t'arrives le matin, tu pars le soir, tu vois ce que tu as fait, ce que tu as produit* ». Face à un sentiment d'abstraction grandissante et de « perte de sens » de leurs tâches dans l'ancien métier, confrontés pour certains aux conséquences néfastes d'une organisation « désincarnée » du travail<sup>45</sup>, parce que la finalité de leur travail leur échappe ou qu'ils ont l'impression que leur poste pourrait être supprimé sans que cela ne change l'activité de l'organisation<sup>46</sup>, plusieurs reconvertis se sentent retrouver dans l'artisanat un contrôle sur ce qu'ils produisent. On voit au passage que le qualificatif de « concret » attribué à l'activité artisanale par les reconvertis mêle une dimension ayant trait à leur rôle dans l'organisation productive, d'une part, et une dimension relative à la nature de la production, d'autre part. Les reconvertis puisent en cela de façon relativement indistincte dans ce qu'Alexandra Bidet a qualifié respectivement de registres « économique » et « technique » de description du travail<sup>47</sup>. À cet égard, il convient

<sup>45</sup> Marie-Anne Dujarier, *Le management désincarné. Enquête sur les nouveaux cadres du travail*, Paris, La Découverte, coll. « Cahiers libres », 2015.

<sup>46</sup> David Graeber, *Bullshit Jobs*, Paris, Les liens qui libèrent, 2018.

<sup>47</sup> Elle opère cette distinction afin de mettre en évidence, au sujet de l'œuvre de Georges Friedmann, le risque de perdre de vue la différence entre l'hétéronomie technique (la mécanisation du travail, la perte de connaissance du matériau travaillé...) et l'hétéronomie économique (la parcellisation, l'aliénation) en les confondant dans une analyse des tâches au seul prisme des

de préciser qu'il ne s'agit pas de prendre pour argent comptant cet « idéal artisanal<sup>48</sup> », qui conduit au « [réinvestissement de] la figure datée du métier artisanal contre les formes présentes de technicité<sup>49</sup> » et semble attirer les reconvertis. Il faut néanmoins constater que c'est précisément à cette conception idéalisée du travail artisanal, opposé « à la perte de sens qui caractériserait le travail moderne<sup>50</sup> », qu'ils se réfèrent.

## 2) Une appropriation réflexive de métiers « simples » et « authentiques »

La dimension « concrète » du travail artisanal se décline par ailleurs dans un imaginaire du travail « simple », qui se repère notamment dans le rapport des enquêtés à leur intitulé de profession. Des métiers correspondant à des catégories socioprofessionnelles plus modestes sont ainsi susceptibles d'être requalifiés dès lors qu'ils correspondent à une profession mieux identifiée et qui « parle » aux gens, là où des intitulés de poste pourtant mieux classés du point de vue des nomenclatures peuvent paraître plus obscurs et, par-là, moins intéressants, donc source de moindres rétributions symboliques. Un consultant devenu boucher déclare ainsi qu'il n'avait « *pas envie de faire un métier que tout le monde trouvait extraordinaire* ». Un autre enquêté, évoqué plus tôt (reconverti comme fromager après avoir exercé dans le secteur numérique), met en évidence les profits symboliques que peut paradoxalement conférer un métier « *simple* » en comparant son début de carrière au moment de la bulle internet et sa nouvelle vie professionnelle :

---

transformations salariales. Si cette indistinction transparait dans le discours des reconvertis, il est important de garder à l'esprit, au moment de l'analyse, que ces deux registres ne se confondent pas et que la reconversion artisanale est valorisée par les reconvertis à la fois comme regain d'autonomie *technique* et d'autonomie *économique*. Voir Alexandra Bidet, *op. cit.*

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 121.

<sup>49</sup> Alexandra Bidet et François Vatin, *L'activité en théories. Regards croisés sur le travail*, Toulouse, Octarès, coll. « Travail et activités humaines », 2016.

<sup>50</sup> *Ibid.*

*L'avantage de ce métier-là, c'est que c'est super simple à expliquer. Dans les métiers que je faisais précédemment, les gens comprenaient jamais ce que je faisais. En 2000, quand vous disiez que vous travailliez pour un site internet, un site de loterie gratuite, ou que vous faisiez du marketing digital, personne comprenait, en fait. Alors maintenant quand j'explique, et c'est frappant au niveau de la famille, que je suis crémier-fromager, les gens comprennent tout de suite, parce que c'est complètement accessible. [...] Et puis les gens s'identifient, parce qu'ils se voient acheter du fromage, alors qu'avant, en 2000, ils savaient même pas ce que c'était internet.*

On constate toutefois que de telles revalorisations de métiers « simples » dans les discours des reconvertis ou dans les interactions qu'ils peuvent avoir avec des personnes socialement proches d'eux s'appuient, en général, sur des critères qui relèvent de principes de jugement des fractions culturelles des classes moyennes et supérieures. L'artisanat de bouche peut ainsi être perçu comme l'occasion de promouvoir le bien-manger<sup>51</sup>, tandis que l'engagement dans certaines formes rares de métiers du bâtiment, comme la maçonnerie de pierre sèche ou la charpente « ancienne », est présenté comme un moyen de valoriser un patrimoine et des savoir-faire architecturaux, à la manière des « maçons-créateurs » étudiés par Marc Perrenoud dans les Hautes Corbières<sup>52</sup>. La dimension symbolique des métiers peut également être mobilisée, pour souligner leur utilité fondamentale ou la noblesse qui peut y être associée : un fromager souligne qu'« *il faudra toujours manger* », un charpentier met en avant le fait que les ouvriers du bâtiment « *font tourner une grande partie de l'économie* », « *permettent d'avoir des maisons* », tandis qu'un couvreur reconverti souligne, dans un registre plus poétique, que

<sup>51</sup> Deux dimensions se côtoient alors : la promotion d'une alimentation *saine*, qui correspond au rapport à l'alimentation des catégories dominantes (Pierre Bourdieu, « La distinction », *op. cit.*), et celle d'une alimentation *éthique*, les produits locaux, biologiques ou équitables étant inscrits dans un répertoire légitime de consommations alimentaires auquel l'accès est socialement différencié (Josée Johnston, Michelle Szabo et Alexandra Rodney, « Good Food, Good People: Understanding the Cultural Repertoire of Ethical Eating », *Journal of Consumer Culture*, vol. 11, n° 3, 2011, p. 293-318).

<sup>52</sup> Marc Perrenoud, « Les artisans de la "gentrification rurale" : trois manières d'être maçon dans les Hautes-Corbières », *Sociétés contemporaines*, n° 71, 2008, p. 95-115.

son désir d'« être dans les hauteurs », et ainsi plus « proche des oiseaux »<sup>53</sup>, ne consiste pas pour lui à « dominer les autres, au contraire : c'est pour réparer leur toit. C'est-à-dire que symboliquement, c'est leur donner une protection. Un abri étanche à l'eau ».

Cette simplicité supposée, revalorisée par l'application de dispositions cultivées, alimente également l'idée d'une plus grande « authenticité » des métiers artisanaux : si nous l'évoquons un peu plus tôt dans une perspective individuelle – comme résultant de la correspondance perçue entre des caractéristiques personnelles, une volonté d'épanouissement et un métier censé permettre l'expression de soi –, l'authenticité se décline également à l'échelle des métiers artisanaux eux-mêmes. L'artisanat est alors opposé à la production industrielle, supposée « inauthentique » du fait, notamment, de la standardisation et du manque de transparence que lui attribuent les « néo-artisans ». Une fromagère déplore ainsi le caractère « potentiellement néfaste » des fromages industriels, car nécessitant des additifs, ou ne respectant pas la saisonnalité : « le sommet de l'homogénéité, c'est la bûche Soignon ou le camembert Président. C'est un fromage qui a le même goût toute l'année, que les chèvres soient au champ, pas au champ... c'est pareil tout le temps ». De nombreux travaux récents portant sur le renouvellement de secteurs artisanaux soulignent le recours à ce registre de l'authenticité par des « néo-artisans » pour valoriser leur travail<sup>54</sup>, notamment chez les brasseurs artisanaux<sup>55</sup>.

<sup>53</sup> La volonté de travailler en extérieur est évoquée par la majorité des enquêtés s'étant reconvertis dans le bâtiment. Ici, plus encore que la volonté d'échapper à un travail en intérieur, c'est un rapport à la nature caractéristique des catégories supérieures (Jean-Claude Chamboredon, « Les usages urbains de l'espace rural : du moyen de production au lieu de récréation », *Revue française de sociologie*, vol. 21, n° 1, 1980, p. 97-119) qu'exprime ce violoniste parisien, parti se reconverter dans un village breton, à travers une perception quasi-romantique du travail sur les toits.

<sup>54</sup> Richard E. Ocejo, *Masters of Craft. Old Jobs in the New Urban Economy*, New Jersey, Princeton University Press, 2017.

<sup>55</sup> Phil Hubbard, « Enthusiasm, Craft and Authenticity on the High Street: Micropubs as "Community Fixers" », *Social & Cultural Geography*, vol. 20, n° 6, 2019, p. 763-784 ; Thomas Thurnell-Read, « A Thirst for the Authentic: Craft Drinks Producers and the Narration of Authenticity », *The British Journal of Sociology*, vol. 70, n° 4, 2019, p. 1448-1468 ; Andrew Wallace,

Finalement, le relatif « exotisme » de ces métiers artisanaux vis-à-vis de milieux qui en sont éloignés et l'« *authenticité* » qui leur est attribuée constituent alors des valeurs distinctives contribuant au reclassement des métiers artisanaux – ou plutôt, de ceux qui les exercent et sont en mesure de faire valoir ces deux dimensions. On peut voir ici une analogie avec la manière dont ces deux registres de l'exotisme et de l'authenticité peuvent être mobilisés de manière distincte dans le domaine des consommations alimentaires, à condition de savoir *quoi* consommer et *comment*<sup>56</sup>. La consommation de plats « populaires » par les *foodies* est surtout distinctive si ces plats sont requalifiés (ou « revisités ») et, de même, l'engagement dans des métiers populaires de l'artisanat par des individus à fort capital culturel tire son caractère distinctif – *a priori* paradoxal si l'on se réfère à la seule mobilité catégorielle – de la mise en œuvre par les reconvertis d'une forme d'« appropriation réflexive »<sup>57</sup> de ces métiers, c'est-à-dire de leur capacité à manipuler symboliquement les dimensions pouvant faire l'objet d'une connotation négative.

Toutefois, rien n'indique que cette manipulation symbolique soit efficace en toutes circonstances, c'est-à-dire que les critères de requalification de l'artisanat et les représentations qui en découlent soient universellement partagés. Ces critères semblent étroitement liés à la position sociale : les profils de reconvertis et de ceux auprès de qui ils arrivent à faire valoir positivement leur bifurcation sont socialement proches, correspondant à une fraction plus ou moins vaste des classes moyennes-supérieures, plutôt dotées en capital culturel et partageant certains répertoires culturels communs en ce qui concerne le rapport au travail, les hiérarchies socioprofessionnelles ou la « philosophie » à adopter

---

« “Brewing the Truth”: Craft Beer, Class and Place in Contemporary London », *Sociology*, vol. 53, n° 5, 2019, p. 951-966.

<sup>56</sup> Josée Johnston et Shyon Baumann, « Democracy versus Distinction: A Study of Omnivorousness in Gourmet Food Writing », *American Journal of Sociology*, vol. 113, n° 1, 2007, p. 165-204; Pierre Bourdieu, « La distinction », *op. cit.*, p. 207.

<sup>57</sup> Annick Prieur et Mike Savage, « Emerging Forms of Cultural Capital », *European Societies*, vol. 15, n° 2, 2013, p. 246-267.

dans ces métiers artisanaux requalifiés<sup>58</sup>. Ceci amène à s'interroger sur les limites de la requalification des reconversions artisanales : que se passe-t-il lorsque cette « philosophie » n'est pas partagée ou comprise, et comment les reconvertis font-ils face à de telles situations ? Pour répondre, nous allons dans une dernière partie nous demander *pour qui* valent les classements et répertoires culturels mobilisés pour requalifier ces mobilités professionnelles, susceptibles de ne valoir que dans certains « espaces sociaux localisés<sup>59</sup> ».

#### IV) Faire valoir son statut

##### 1) La perception de la mobilité par les travailleurs de métier

Pour mieux saisir le caractère localisé de la requalification de l'artisanat et de la reformulation des classements socioprofessionnels, on peut mettre en perspective la mobilité subjective des reconvertis avec la mobilité « intersubjective » – c'est-à-dire perçue par un autrui significatif – et la position dans « l'espace des points de vue<sup>60</sup> » de ceux qui l'évaluent. Lorsqu'on leur demande la réaction de leurs proches à l'annonce du projet de reconversion professionnelle, les reconvertis dont les conjoints ou les parents appartiennent eux aussi à des fractions relativement plus dotées en capital culturel racontent qu'ils ont le plus souvent rencontré de l'enthousiasme, de la bienveillance, voire du soutien. Les enquêtés qui relatent en revanche de l'incompréhension, voire de l'hostilité à l'égard de leur projet, sont plus souvent issus de milieux plus modestes ou plus proches des fractions économiques de la bourgeoisie, où la reconversion est vue comme une forme de gâchis – d'une ascension sociale intergénérationnelle, ou d'études n'étant pas converties dans un emploi exigeant un haut niveau de qualification.

<sup>58</sup> Richard E Ocejo, *op. cit.*

<sup>59</sup> Gilles Laferté, « Des études rurales à l'analyse des espaces sociaux localisés », *Sociologie*, vol. 5, 2014, p. 423-439.

<sup>60</sup> Pierre Bourdieu, « L'espace des points de vue », *La Misère du monde*, Paris, Seuil, coll. « Libre examen », 1993, p. 9-11.



Il ressort de même que c'est chez les individus les plus éloignés socialement d'eux que les reconvertis rencontrent les réactions ou les attitudes les plus négatives. Les professionnels ne partageant pas l'origine sociale des reconvertis semblent, en particulier, être fréquemment porteurs d'une vision du monde incompatible avec la leur. Du fait de l'antagonisme dans « l'espace des points de vue », reconvertis et travailleurs de métier peuvent partager une proximité professionnelle – donc, supposément, une position dans l'espace socioprofessionnel « objectif » – tout en portant des jugements très différents sur leur position. Les reconvertis ayant été amenés à côtoyer des travailleurs de métier, le plus souvent au cours de leur apprentissage, mettent presque toujours en avant ce décalage et le sentiment d'incompréhension que peut générer leur bifurcation. C'est le cas de l'ex-collaboratrice parlementaire déjà évoquée, qui a entamé son apprentissage dans la boutique d'un Meilleur Ouvrier de France (MOF) :

*On me regardait comme un OVNI, comme une fille un peu politicarde qui était en mal de sensations fortes et qui allait pas tenir le coup, quoi. En gros. J'ai été reçue comme ça. Avec beaucoup, beaucoup d'a priori, de préjugés, et en fait, moi, j'ai choisi de ne pas y rester parce que, déjà, moi, je trouve pas ça cool.*

Elle n'y reste finalement que quelques semaines avant de partir poursuivre son apprentissage dans une fromagerie où travaillent exclusivement d'autres cadres reconvertis – surnommée par certains clients, pour plaisanter, « la boutique des bac+5 ». Son associée actuelle, qui s'est formée dans une des boutiques d'une autre MOF, témoigne de la même incompréhension légèrement hostile de la part des collègues n'ayant pas fait autant d'études qu'elle :

*Les plus vieilles vendeuses, typiquement, parfois elles nous regardaient avec des yeux désespérés, elles étaient là, « mais, nous, on en aurait rêvé, d'avoir vos profils, on aurait rêvé de faire des études, moi, je serais toi, j'irais bosser à New-York, je gagnerais plein d'argent, je m'achèterais une grande maison avec une piscine, mais qu'est-ce que tu fous là à t'emmerder avec nous, nous, on s'est retrouvées coincées ici parce qu'on n'avait pas le choix », vraiment... je me rappelle de discussions, où... ça fout le cafard. Elles faisaient un peu le bilan de leur vie, elles étaient là « mais... on comprend pas ce que vous*

*faites là ». Elles comprenaient pas pour moi, elles comprenaient pas pour [mes deux amis apprentis], qui étaient deux autres écoles de commerce, bac+5, reconvertis. [...] Je disais « tu sais, un boulot de cadre dans un bureau, c'est pas forcément palpitant, et, là, le boulot de vendeuse, je le fais pour un an mais après je vais essayer de monter mon truc... », mais elles me regardaient presque avec un peu de tristesse, « mais qu'est-ce que tu fous là, prends tes cliques et tes claques et casse-toi ».*

On voit ici que les stratégies de neutralisation du déclassement évoquées plus tôt ne fonctionnent pas avec ces collègues au parcours professionnel très différent, plus proches du recrutement social traditionnel des travailleurs de l'artisanat. Dans ces situations, les reconvertis sont renvoyés à leur déclassement par des individus ayant intériorisé une hiérarchie socioprofessionnelle plus proche de celle portée par les nomenclatures et ne partageant pas les valeurs et critères mobilisés par les « néo-artisans » pour évaluer leur mobilité. En retour, cette incompréhension peut conduire certains reconvertis à des formes de désillusion : l'enthousiasme de l'un d'entre eux, qui quitte son emploi d'*account manager* pour entamer un apprentissage dans une autre des fromageries de la même MOF, est rapidement tempéré par les contraintes professionnelles que lui impose la responsable de boutique :

*Y avait des trucs... sur la disposition des fromages, si ça dépassait d'un millimètre, ou un truc comme ça, c'était même pas une question esthétique, c'était une question de : il fallait faire les choses comme elle voulait que ça soit fait, il n'y avait pas de marge de manœuvre pour la discussion, donc c'était très « ouvrier », entre guillemets, ouvrier bête et méchant. Ce qui contrastait avec l'expérience de boutique qu'avaient d'autres élèves qui étaient avec moi, qui étaient plutôt avec des jeunes, en reconversion aussi, ça avait rien à voir. Je suis vraiment tombé sur un truc d'ancien, qui fait partie des dinosaures, plus personne de notre génération, de 20, 30 ans, accepterait de bosser avec quelqu'un comme ça.*

S'il associe le décalage à un effet de génération, on voit que les tensions exprimées ici se structurent également autour de rapports de classe. La valorisation d'une certaine manière de penser le travail artisanal ne vaudrait que dans un relatif entre-soi social, faute de quoi la reconversion pourrait être mal vécue : cet enquêté, à l'issue de son apprentissage, est retourné dans l'entreprise

qu'il avait quittée un an plus tôt. Ces témoignages d'un sentiment de décalage font écho à l'idée qu'au sein de certaines lignées d'indépendants, la conversion du capital économique en capital scolaire peut être opérée afin d'assurer l'ascension sociale inter-générationnelle<sup>61</sup>: de telles trajectoires inter-générationnelles d'ascension par des voies scolaires contrastent alors nettement avec les trajectoires intra-générationnelles de reconversion dans l'artisanat.

## 2) Réaffirmer un statut

Leur parcours peut susciter l'incompréhension, mais les reconvertis peuvent aussi avoir le sentiment de faire l'objet d'un mépris social lorsqu'ils ne parviennent pas à faire valoir leur statut social, en dehors du statut professionnel qui leur est assigné. Mettre en avant leurs ressources peut alors leur permettre de se reclasser dans le cadre d'une interaction. De son expérience avec les banques lorsqu'elle sollicitait un prêt pour financer l'ouverture de sa fromagerie, une ancienne chargée d'études retient que « *quand vous allez voir un banquier, même pour votre vie personnelle, il vaut mieux que le banquier sache que vous avez plusieurs master 2 plutôt qu'il pense que vous avez un CAP* ». Elle ajoute :

*Tout ce qui est institutionnel, je sais pas, même dans les relations avec les gens qui s'occupent de nos enfants, l'école, par exemple. C'est pas que ça les rassure, mais on vous parle pas de la même manière si vous êtes chef d'entreprise, artisan dans un commerce alimentaire, que si vous avez fait des études.*

Dans de telles situations, les reconvertis ne peuvent toutefois pas systématiquement faire valoir leur statut social en annonçant avoir un haut niveau de diplôme ou avoir exercé auparavant un emploi prestigieux. Se ramener aux ressources possédées peut néanmoins leur permettre de faire face au sentiment d'être perçu par autrui comme déclassé ou de se voir assigner un statut social ne correspondant pas à celui qu'ils perçoivent pour eux-mêmes. Une des expériences qui découragent l'ex-collaboratrice parlementaire lors de ses premières semaines d'apprentissage, avant

<sup>61</sup> Bernard Zarca, « Artisanat et trajectoires sociales », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 29, 1979, p. 3-26.

qu'elle ne change de boutique, est parlante à cet égard : alors qu'elle entreprend de composer un plateau à la demande d'une cliente, elle est interrompue par son responsable qui lui indique qu'elle ne peut pas prendre « ce genre de responsabilités » :

*Là, je me suis dit : « Bon, je veux pas me la péter, mais quand même, j'ai été directrice de cabinet d'une vice-présidente de l'Assemblée nationale, dans ma vie professionnelle, et même quand j'étais étudiante, que je travaillais chez Macdo, on m'a fait plus confiance que ça, en fait. Donc c'est pas possible, de dire : « tu peux pas prendre cette responsabilité ».*

De même, le charpentier docteur en physique, confronté au sentiment que lui et ses collègues ouvriers subissent un mépris de classe, se raccroche à son diplôme pour se dire qu'il serait en mesure, le moment venu, de retourner le stigmate :

*Ya quelques mois, [...] y avait une visite d'architectes sur le chantier. L'architecte de ce chantier-là avait invité plein d'autres architectes à venir voir [...]. Donc ils ont fait cette visite sur le chantier alors que, nous, on y travaillait. Et y a pas un seul moment – alors qu'on était vraiment en vis-à-vis, ils nous voyaient travailler, et, nous, on les voyait passer, et y avait mon chef avec moi, le mec qui a assemblé toute cette structure-là, [...] qui a fait tout le bâtiment ; il était là, ils le voyaient, et y a pas un seul moment où l'architecte du chantier, qui connaît très bien mon chef parce qu'ils interagissent tout le temps et qu'ils gèrent le chantier ensemble, pas un seul moment il a dit : « je vous présente, c'est le mec qui a construit tout ça ». Et moi, ça m'a frappé comme une violence de classe pas possible. Ok, toi, tu l'as dessiné mais y a le mec qui est là, qui l'a construit, et t'es pas capable de le présenter, même de laisser les autres lui poser des questions, sur comment se passe un pareil chantier, sur, techniquement, comment tu fais... et ça m'a marqué. C'est fou. Alors peut-être que c'était juste par manque de temps, mais moi, ça m'a marqué comme du manque de considération, un manque de considération pour l'ouvrier. Et du coup, moi, là-dedans, je me dis qu'avec ma thèse, le jour où on me prend pour un con d'ouvrier, je pourrai toujours répondre : « écoute, mec, j'ai une thèse de physique ». J'aime bien avoir ce bagage-là. Je me fais mousser, hein ! [...] j'aimerais bien un jour avoir l'opportunité de le vivre personnellement, ce mépris de classe, et pouvoir répondre : « bah, moi, j'ai choisi ça, et ça fait pas de moi un bête et méchant travailleur ».*

Une autre manière de faire face à ces formes de mépris consiste à se désengager, par exemple en adoptant une attitude indocile

dans la relation de service. C'est la stratégie adoptée par la cadre commerciale évoquée plus tôt qui, après avoir travaillé dans le secteur du prêt-à-porter, entame un apprentissage dans une fromagerie située dans un quartier bourgeois d'un arrondissement central de Paris :

*Il y avait des clients qui me parlaient hyper mal. Genre vraiment. Donc ça, c'était pénible. [...] Il y avait clairement une distance sociale. Y avait beaucoup de clients qui arrivaient et qui ne disaient pas bonjour, par exemple. Et du coup ça, ça me pesait pas mal. [...] C'est des gens qui vont pas te regarder dans les yeux, ou qui vont être à moitié sur leur portable [...] T'as l'impression qu'ils ont pas vraiment une personne en face d'eux.*

Confrontée à ce qu'elle ressent comme une forme de mépris, elle se sent d'autant moins encline à faire preuve de déférence, attitude valorisée dans la relation de service mais reposant sur des dispositions socialement situées<sup>62</sup> :

*Il y avait un des vendeurs qui ne savait ni lire ni écrire. Effectivement pour lui, être vendeur chez [...] un Meilleur Ouvrier de France, qui avait quand même un peu pignon sur rue, c'était déjà un aboutissement personnel, en soi. Donc évidemment que lui avait pas du tout la même façon de gérer les clients antipathiques, parce qu'il avait conscience d'avoir déjà bénéficié, d'une certaine façon, d'une chance sociale. Ce qui était pas du tout notre cas, donc c'est vrai que nous [les trois apprentis à avoir un haut niveau de diplôme, en reconversion], quand on tombait sur des gens vraiment désagréables, on avait tendance à être beaucoup plus désagréables aussi. [...] Tu sais que t'es pas là pour rester, tu sais que quand même, tes boss te diraient : « t'aurais pas dû engueuler Madame Michu », au pire, tu te casses.*

Ainsi, des formes de déclassement peuvent être ressenties, mais elles sont ponctuelles, découlant généralement d'une situation particulière dans laquelle les reconvertis n'arrivent pas à faire valoir leur mobilité sociale comme n'étant pas descendante, c'est-à-dire à manipuler symboliquement le « stigmate » que pourrait constituer le fait d'être traité comme des professionnels « comme les autres », dont on ne reconnaîtrait pas les ressources qui, justement, les distinguent (le diplôme, les compétences,

<sup>62</sup> Diane Desprat, « Une socialisation au travail émotionnel dans le métier de coiffeur », *La nouvelle revue du travail*, n° 6, 2015, <https://doi.org/10.4000/nrt.2149>.

l'origine sociale). Il s'agirait donc d'un déclassement « intersubjectif », ponctuel, mais qui ne remet pas fondamentalement en cause le sentiment de ne pas être subjectivement déclassé ; à condition d'être en mesure d'échapper au stigmaté, par diverses stratégies : ironie, désengagement, pensées permettant de se rassurer sur ses compétences et ainsi « garder la face<sup>63</sup> »... Autant d'expressions d'un sens de sa place qui se traduit, dans le nouveau métier, par le refus d'y occuper une position subalterne : issus du haut de l'espace social, les reconvertis font relativement abstraction des principes de la hiérarchie socioprofessionnelle pour se représenter leur mobilité ; mais cette posture n'est toutefois tenable que tant qu'on ne les renvoie pas à ces principes.

### 3) « L'entreprise », une ressource symbolique pour se reclasser

Une ressource en particulier s'avère cruciale dans ces stratégies de manipulation symbolique de statut social par les reconvertis, permettant d'échapper d'autant plus facilement aux assignations statutaires négatives : l'indépendance professionnelle. Dans un contexte où des significations nouvelles sont attribuées à l'indépendance et où se multiplient les injonctions à l'entrepreneuriat, voire l'auto-entrepreneuriat, et les dispositifs y facilitant l'accès<sup>64</sup>, cette dimension est d'autant plus importante que ce statut semble constituer une « balise » essentielle dans les opérations de catégorisation ordinaire du monde social<sup>65</sup>. Ainsi, les enquêtés se pensent, pour la plupart, comme « chefs d'entreprise ». Toutefois, ils n'aspirent pas, en général, à une forte expansion économique, et ils accordent une place centrale à l'activité proprement « artisanale », constitutive de « l'esprit de métier<sup>66</sup> ». Leur travail se décline donc

<sup>63</sup> Erving Goffman, *Rites d'interaction*, traduit de l'anglais par Alain Kihm, Paris, Minuit, coll. « Le sens commun », 1974 [1967].

<sup>64</sup> Sarah Abdelnour, *Moi, petite entreprise. Les auto-entrepreneurs, de l'utopie à la réalité*, Paris, Presses universitaires de France, 2017.

<sup>65</sup> Cédric Hugrée et Laure de Verdalle, « Incontournables statuts. "Fonctionnaires" et "indépendants" à l'épreuve des catégorisations ordinaires du monde social », *Sociologie du travail*, vol. 57, n° 2, 2015, p. 200-229, <https://doi.org/10.4000/sdt.1640>.

<sup>66</sup> Bernard Zarca, « Artisanat et trajectoires sociales », *op. cit.*

à la fois comme travail « gestionnaire » (pour les enquêtés, majoritaires, qui sont à leur compte) et comme travail « artisanal<sup>67</sup> ». Ceci tend à rapprocher partiellement ces enquêtés du modèle idéal-typique de l'artisanat<sup>68</sup>, où patrons et salariés partagent une « complicité de métier<sup>69</sup> ». Toutefois, la mise à son compte est recherchée à plus court-terme par les reconvertis qu'elle ne survient chez les travailleurs de métier : l'indépendance professionnelle fait généralement partie du projet de reconversion dès le départ, et la mise à son compte survient dans la plupart des cas observés dans les mois qui suivent la fin de la formation (le temps, éventuellement, de trouver un local, d'y faire des travaux ou d'obtenir un prêt bancaire). Chez les enquêtés ayant opté pour un emploi salarié, l'indépendance professionnelle reste le plus souvent un horizon à moyen-terme, afin de gagner en autonomie et de pouvoir « créer un truc à [leur] image ». Ces temporalités contrastent avec celles des artisans de métier, chez qui la période entre la sortie de formation et l'installation est généralement plus longue, évaluée dans les années 1980 à « une douzaine d'années<sup>70</sup> ».

---

<sup>67</sup> Dans une recension de l'ouvrage de Caroline Mazaud, *L'artisanat français*, Thomas Collas soulignait le risque qu'il y avait, en opposant trop nettement le « métier » et l'« entreprise », de laisser entendre que l'artisan « traditionnel » ne « mobilise pas des méthodes de gestion et de vente historiquement indexées, et destinées notamment à dégager des profits » (Thomas Collas, « L'artisanat français. Entre métier et entreprise, C. Mazaud », *Sociologie du travail*, vol. 58, n° 1, 2016, p. 103-105, <https://doi.org/10.4000/sdt.371>). Tenant compte de cette remarque, il ne s'agit pas ici de prétendre que les artisans n'étaient pas, historiquement, aussi chargés de la gestion (comptable, administrative...) de leur activité. On entend simplement distinguer la part proprement productive de l'activité artisanale et sa dimension gestionnaire, pour souligner qu'il s'agit là de deux versants de l'activité professionnelle des reconvertis, qui ne s'engagent pas uniquement dans l'un ou l'autre.

<sup>68</sup> Bernard Zarca, *L'artisanat français. Du métier traditionnel au groupe social*, Paris, Economica, 1986.

<sup>69</sup> Bernard Zarca, « Identité de métier et identité artisanale », *Revue française de sociologie*, vol. 29, n° 2, 1988, p. 258.

<sup>70</sup> François Gresle, « L'indépendance professionnelle. Actualité et portée du concept dans le cas français », *Revue française de sociologie*, vol. 22, n° 4, 1981, p. 493.

L'indépendance professionnelle revêt ainsi un sens particulièrement important dans les représentations de la reconversion artisanale. La double casquette d'artisan et de chef d'entreprise est régulièrement mobilisée dans les stratégies de présentation de soi, comme une caractéristique valorisante de la nouvelle vie professionnelle. Alors que la première question posée en entretien consiste à demander aux enquêtés comment ils se présentent lors de nouvelles rencontres, afin de saisir quelles ressources sont mobilisées pour définir leur identité sociale et éventuellement professionnelle<sup>71</sup>, plusieurs enquêtés répondent leur intitulé de métier, suivi de « chef d'entreprise », ou « patron de ma [boulangerie / brasserie...] »<sup>72</sup>. Ainsi mise en avant, l'indépendance semble agir comme une ressource symbolique permettant de compenser le potentiel déclassement professionnel, ce qui transparait dans l'extrait suivant, tiré d'un entretien avec la collaboratrice parlementaire devenue fromagère, alors à la recherche d'un local où s'installer, ayant déjà entrepris le reste des démarches de création de son entreprise :

Moi : *D'ailleurs, par rapport à ta manière de voir ta position sociale, où tu disais que t'avais un bon train de vie avant : t'as l'impression d'avoir changé ? Tu ressens des différences par rapport à ça ?*

- *En fait, non. En fait, je me sens tellement créatrice d'entreprise, cheffe d'entreprise, que j'ai l'impression que je suis restée au même... bon, alors en ce moment je suis chômeuse, donc clairement... je suis chômeuse. Mais, non, je me sens pas, peut-être, déclassée [prononcé de manière hésitante], ou... ayant changé vraiment de catégorie socioprofessionnelle, avec cet objectif de création d'entreprise, en fait. Non, pas du tout.*

<sup>71</sup> Francis Kramarz, « Déclarer sa profession », *Revue française de sociologie*, vol. 32, n° 1, 1991, p. 3-27.

<sup>72</sup> « L'existence d'un nom, un nom de métier ou d'activité, ou de profession, n'est pas une garantie suffisante de différenciation et de consolidation de la fonction désignée, et du groupe des professionnels qui l'exercent » (Didier Demazière et Gadéa, Charles (dir.), *Sociologie des groupes professionnels. Acquis récents et nouveaux défis*, Paris, La Découverte, coll. « Recherches », 2009, p. 446). Dans le secteur artisanal, cela se traduit par un relatif brouillage entre patrons et ouvriers, dans la mesure où ils partagent un même intitulé de métier. La différenciation peut alors passer, comme ici, par une précision relative au statut (chef d'entreprise), qui permet aux reconvertis l'exprimant de se requalifier.



La présentation de soi comme cheffe d'entreprise (alors même qu'elle n'emploie encore aucun salarié) permet ainsi de mettre l'accent sur une dimension de la nouvelle vie professionnelle qui rapproche sa nouvelle position sociale de l'ancienne, ici explicitement pensée en termes de catégorie socioprofessionnelle. À l'inverse de travailleurs de métier qui, une fois patrons, peuvent être tentés de (se) prouver, à l'occasion, qu'ils maîtrisent le cœur de métier alors que l'essentiel de leur activité réside désormais dans le travail gestionnaire<sup>73</sup>, certains « néo-artisans » peuvent aller jusqu'à euphémiser la dimension la plus artisanale de leur activité, pourtant centrale, pour insister sur ses aspects les plus entrepreneuriaux, quitte parfois à reformuler certaines tâches ou intitulés dans un vocabulaire gestionnaire. La manière de se présenter de certains enquêtés sur le réseau social professionnel *LinkedIn* est à cet égard instructive : l'intitulé de poste du fromager issu du conseil en *web-marketing* indique par exemple « *associate partner* » plutôt que « crémier-fromager ». Un autre enquêté, après avoir créé et dirigé sa brasserie pendant cinq ans et y avoir longtemps réalisé la majorité des tâches, a décidé de retourner vers un emploi de cadre dans le marketing ; lors de sa recherche d'emploi, il met à jour son profil de sorte à rendre compte de son expérience en tant que brasseur en des termes plus cohérents avec les attentes des entreprises où il s'apprête à postuler : se présentant comme « PDG », il décrit son activité comme ayant consisté à s'occuper du « pilotage de l'activité », du « *merchandising* », de la « formation du personnel aux méthodes de l'entreprise », de l'« analyse financière et prospective » ou encore de « LBO<sup>74</sup> », mais ne mentionne nulle part le brassage ou la livraison, dont il se chargeait.

L'indépendance ne semble alors pas seulement constituer un statut d'emploi valorisant, soluble dans la catégorie d'artisan (qui, dans la nomenclature des PCS, inclut ce statut d'emploi). Il ne s'agit pas simplement d'exercer un *métier* (partagé par le patron

<sup>73</sup> Julien Gros, *op. cit.*

<sup>74</sup> Acronyme de « Leveraged Buy-Out », qu'on peut traduire par « achat à effet de levier » et utilisé ici pour désigner l'organisation de levées de fond.

et ses éventuels salariés) avec un certain *statut* (qui les distingue) : les enquêtés insistant pour s'affirmer à la fois comme « chefs d'entreprise » et « artisans » font de l'indépendance professionnelle un versant de l'activité plus qu'une simple modalité d'emploi, l'activité artisanale se doublant d'une activité *gestionnaire*. Cette dimension gestionnaire de leur activité professionnelle peut alors permettre de convertir ou réactiver des dispositions et compétences (organisationnelles, comptables, juridiques...) acquises ou mobilisées dans l'ancienne profession et qui rapprochent le contenu de l'ancienne et de la nouvelle activité. Le fait de pouvoir ainsi remobiliser des compétences favorise alors le sentiment de ne pas être déclassé professionnellement. À la dimension valorisante du statut d'emploi s'ajoute la dimension pratique de l'activité gestionnaire, qui apparaissent comme deux leviers du reclassement subjectif permis par l'indépendance professionnelle.

Enfin, une troisième dimension réside dans les possibilités d'ajustement symbolique offertes par l'indépendance. Julien Gros soulignait, à partir d'un cas de bûcheron en reclassement, que « l'indépendance laisse la possibilité d'ajuster le sens et la réalité de l'activité au statut social espéré », de sorte qu'un « usage bourgeois d'une activité subalterne non salariée », bien que « très minoritaire », puisse révéler la « malléabilité » de l'indépendance professionnelle et « la force avec laquelle les inégalités s'expriment dans la définition – matérielle et symbolique – du travail lorsqu'il est exercé à son compte »<sup>75</sup>. Certes, tous les « néo-artisans » ne mettent pas en avant leur casquette de chef d'entreprise : un enquêté affirme même avoir « honte » d'être perçu comme un « patron », tandis que d'autres évoquent l'activité gestionnaire, en particulier comptable, comme un aspect pénible du travail, indiquant qu'ils préféreraient l'évacuer pour avoir plus de temps à consacrer à l'activité productive. Il n'en reste pas moins que l'indépendance constitue une ressource pour ne pas se sentir déclassé, même lorsque les reconvertis ne ressentent pas le besoin

<sup>75</sup> Julien Gros, « Travailleurs indépendants mais subalternes. Les rapports à l'indépendance des bûcherons non salariés », *Sociologie du travail*, vol. 59, n° 4, 2017, <https://doi.org/10.4000/sdt.1405>.

de faire valoir leur travail de « chef d'entreprise ». La « malléabilité » du travail indépendant et de ses usages offre des possibilités de manipulation symbolique, permettant de choisir la manière dont on investit sa nouvelle profession et le sens qu'on y attribue et fait valoir à autrui. Survenant plus vite que chez les artisans de métier, la mise à son compte signale que l'indépendance professionnelle est une dimension importante des reconversions : certains enquêtés reconnaissent qu'une reconversion artisanale ne les aurait pas intéressés s'il avait simplement été question de changer de métier mais de rester salarié. Il faut alors souligner que les possibilités de reclassement que confère l'indépendance professionnelle ne résident pas uniquement dans le statut en lui-même – la mise à son compte permettant « d'anoblir l'activité<sup>76</sup> » – ou la conversion de dispositions professionnelles mais également dans la liberté qu'elle offre quant à la manière d'interpréter son rôle professionnel. En cela, l'indépendance apparaît comme une condition essentielle pour mettre en œuvre les représentations et le rapport au travail évoqués plus haut, et ainsi s'approprier positivement le métier et s'y engager selon des modalités permettant de ne pas y voir un déclassement professionnel.

L'analyse des classements ordinaires mobilisés par les travailleurs qualifiés reconvertis dans l'artisanat pour qualifier leur bifurcation permet ainsi d'interroger les classements établis, tels qu'ils sont notamment saisis dans les catégories socioprofessionnelles, et de mettre en lumière de nouvelles articulations entre mobilités professionnelle et sociale. La position sociale apparaît alors comme ne pouvant plus être résumée par une variable catégorielle, reposant sur la profession à un instant  $t$ , dès lors que le sens donné à cette profession dépend lui-même de la position sociale et du parcours professionnel antérieur. L'enquête ethnographique peut alors permettre de mieux saisir quels principes de classements, valeurs, représentations, voire « morales de classe<sup>77</sup> » structurent le rapport au travail et aux métiers et de saisir la

<sup>76</sup> *Ibid.*

<sup>77</sup> Rémy Caveng *et al.*, « Des morales de classe ? Dispositions éthiques et positions sociales dans la France contemporaine », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 224, 2018, p. 76-101.

position sociale dans une perspective dynamique. Ces classements, en ce qu'ils peuvent se révéler « locaux » et socialement situés, permettent d'éclairer certaines zones d'ombre qui échappent, par construction, aux nomenclatures statistiques cherchant à subsumer divers classements dans un point de vue holiste, autorisant alors à repenser comment certaines mobilités « objectives » peuvent être perçues différemment par ceux qui les décident et les vivent et ceux qui les observent. Mais ils requièrent dans le même temps que soit interrogée leur efficacité, c'est-à-dire *pour qui* ils font sens et *pourquoi*. La nomenclature des PCS a longtemps entretenu une certaine proximité avec les classements profanes, que ses rénovations successives visent à préserver<sup>78</sup>; mais elle s'appuie en partie sur des registres de justification et d'évaluation – en particulier, la cité industrielle-civique – qui se retrouvent aujourd'hui concurrencés. Les valeurs de la cité par projets, notamment, tendent à inscrire l'évaluation de la position professionnelle dans une perspective plus dynamique et individualisée, ce qui transforme sensiblement le sens accordé à la mobilité professionnelle. Plus largement, d'autres principes de classement, découlant par exemple de l'évolution des représentations du travail et de sa valeur, viennent complexifier la hiérarchie des professions et de ceux qui les exercent. L'enjeu de connaissance semble alors se situer dans la mise en évidence d'une transformation subtile des hiérarchies socioprofessionnelles et de leur portée, mais aussi des registres émergents utilisés pour exprimer des frontières catégorielles, pour ne pas dire de classe, à la fois à l'intérieur et par-delà les groupes socioprofessionnels.

---

<sup>78</sup> Thomas Amossé, « Catégories socioprofessionnelles : quand la réalité résiste ! Après le crépuscule, une aube nouvelle ? », *Revue française de socio-économie*, vol. 10, n° 2, 2012, p. 225-234 ; Thomas Amossé, « La nomenclature socioprofessionnelle, une rénovation en prise avec les attentes sociales », *Chroniques du CNIS*, n° 22, 2019, <https://www.epsilon.insee.fr/jspui/bitstream/1/116728/1/Chroniques-22.pdf>.

## Bibliographie

- Abdelnour, Sarah, *Moi, petite entreprise. Les auto-entrepreneurs, de l'utopie à la réalité*, Paris, Presses universitaires de France, 2017.
- Amossé, Thomas, « Catégories socioprofessionnelles : quand la réalité résiste ! Après le crépuscule, une aube nouvelle ? », *Revue française de socio-économie*, vol. 10, n° 2, 2012, p. 225-234.
- Amossé, Thomas, « La nomenclature socio-professionnelle : une histoire revisitée », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, vol. 68, n° 4, 2013, p. 1039-1075.
- Amossé, Thomas, « La nomenclature socioprofessionnelle, une rénovation en prise avec les attentes sociales », *Chroniques du CNIS*, n° 22, 2019, <https://www.epsilon.insee.fr/jspui/bitstream/1/116728/1/Chroniques-22.pdf>.
- Attias-Donfut, Claudine et François-Charles Wolff, « La dimension subjective de la mobilité sociale », *Population*, vol. 56, n° 6, 2001, p. 919-958.
- Avril, Christelle, *Les aides à domicile. Un autre monde populaire*, Paris, La Dispute, coll. « Corps santé société », 2014.
- Barthes, Roland, *Mythologies.*, Paris, Seuil, coll. « Pierres vives », 1957.
- Baudelot, Christian et Michel Gollac (dir.), *Travailler pour être heureux ? Le bonheur et le travail en France*, Paris, Fayard, 2002.
- Bernard, Lise, *La précarité en col blanc. Une enquête sur les agents immobiliers*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Le lien social », 2017.
- Bessin, Marc, Claire Bidart et Michel Grossetti (dir.), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, Paris, La Découverte, coll. « Recherches », 2010.
- Bidart, Claire, « Crises, décisions et temporalités : autour des bifurcations biographiques », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 120, n° 1, 2006, p. 29-57.
- Bidart, Claire, « How Plans Change: Anticipation, Interferences and Unpredictabilities », *Advances in Life Course Research*, vol. 41, 2019, <https://www.sciencedirect.com/science/article/abs/pii/S1040260818301461?via%3Dihub>.
- Bidet, Alexandra, *L'engagement dans le travail. Qu'est-ce que le vrai boulot ?* Paris, Presses universitaires de France, coll. « Le lien social », 2011.
- Bidet, Alexandra et François Vatin, *L'activité en théories. Regards croisés sur le travail*, Toulouse, Octarès, coll. « Travail et activités humaines », 2016.

- Boltanski, Luc et Ève Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 1999.
- Bourdieu, Pierre, « Avenir de classe et causalité du probable », *Revue française de sociologie*, vol. 15, n° 1, 1974, p. 3-42.
- Bourdieu, Pierre, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982.
- Bourdieu, Pierre, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1979.
- Bourdieu, Pierre, « L'espace des points de vue », *La Misère du monde*, Paris, Seuil, coll. « Libre examen », 1993, p. 9-11.
- Caveng, Rémy, « Marché du travail et dispositions à la précarité. Une analyse par les transactions et les trajectoires », dans Maxime Quijoux (dir.), *Bourdieu et le travail*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Le sens social », 2015, p. 267-282.
- Caveng, Rémy *et al.*, « Des morales de classe ? Dispositions éthiques et positions sociales dans la France contemporaine », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 224, 2018, p. 76-101.
- Chamboredon, Jean-Claude, « Les usages urbains de l'espace rural : du moyen de production au lieu de récréation », *Revue française de sociologie*, vol. 21, n° 1, 1980, p. 97-119.
- Chauvel, Louis, « Le retour des classes sociales ? », *Revue de l'OFCE*, n° 79, 2001, p. 315-359.
- Collas, Thomas, « L'artisanat français. Entre métier et entreprise, C. Mazaud », *Sociologie du travail*, vol. 58, n° 1, 2016, p. 103-105, <https://doi.org/10.4000/sdt.371>.
- Conseil national de l'information statistique, « La rénovation de la nomenclature socioprofessionnelle (2018-2019) », Rapport, 2019, <https://www.cnis.fr/wp-content/uploads/2019/11/R%C3%A9novation-de-la-PCS-2018-2019-rapport-valid%C3%A9-par-le-Bureau-25-oct-2019.pdf>.
- Crasset, Olivier, « Artisans et artistes dans la forge contemporaine : convergence des pratiques, divergence des points de vue », dans Marc Perrenoud (dir.), *Travailler, produire, créer. Entre l'art et le métier*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2013, p. 179-193.
- Crawford, Matthew B., *Éloge du carburateur. Essai sur le sens et la valeur du travail*, traduit de l'anglais par Marc Saint-Upéry, Paris, La Découverte, coll. « Cahiers libres », 2010 [2009].
- Dalud-Vincent, Monique, « Comment décrire les liens entre mobilité "objective" et mobilité "subjective" ? Retour sur la proposition de D. Merllié », *BMS : Bulletin of Sociological Methodology / Bulletin de méthodologie sociologique*, n° 116, 2012, p. 76-87.

- Demazière, Didier et Charles Gadéa (dir.), *Sociologie des groupes professionnels. Acquis récents et nouveaux défis*, Paris, La Découverte, coll. « Recherches », 2009.
- Denave, Sophie, « Les conditions individuelles et collectives des ruptures professionnelles », *Cahiers internationaux de sociologie*, n° 120, 2006, p. 85-110.
- Denave, Sophie, *Reconstruire sa vie professionnelle. Sociologie des bifurcations biographiques*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Lien social », 2015.
- Desprat, Diane, « Une socialisation au travail émotionnel dans le métier de coiffeur », *La nouvelle revue du travail*, n° 6, 2015, <https://doi.org/10.4000/nrt.2149>.
- Dubar, Claude, Claude Pierre Tripier et Valérie Boussard, « Segmentations et inégalités de carrière », *Sociologie des professions*, 4<sup>e</sup> édition, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2015, p. 243-270.
- Dubost, Claire-Lise et Lucas Tranchant, « Changer d'emploi, est-ce changer de position sociale ? La structure des classes populaires au prisme des mobilités professionnelles des ouvriers et des employés », *Sociétés contemporaines*, n° 114, 2019, p. 59-88.
- Dujarier, Marie-Anne, *Le management désincarné. Enquête sur les nouveaux cadres du travail*, Paris, La Découverte, coll. « Cahiers libres », 2015.
- Faber, Stine Thidemann et Annick Prieur, « Parler des classes dans une société présumée égalitaire. Les représentations des inégalités dans une ancienne ville ouvrière danoise », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°s 191-192, 2012, p. 114-125.
- Goffman, Erving, *Rites d'interaction*, traduit de l'anglais par Alain Kihm, Paris, Minuit, coll. « Le sens commun », 1974 [1967].
- Graeber, David, *Bullshit Jobs*, Paris, Les liens qui libèrent, 2018.
- Gresle, François, « L'indépendance professionnelle. Actualité et portée du concept dans le cas français », *Revue française de sociologie*, vol. 22, n° 4, 1981, p. 483-501.
- Gros, Julien, « Relations d'emploi et domination personnalisée. Comment la gestion de la main-d'œuvre dans une PME s'appuie sur des rapports de classe », *Genèses*, n° 105, 2016, p. 97-119.
- Gros, Julien, « Travailleurs indépendants mais subalternes. Les rapports à l'indépendance des bûcherons non salariés », *Sociologie du travail*, vol. 59, n° 4, 2017, <https://doi.org/10.4000/sdt.1405>.
- Hubbard, Phil, « Enthusiasm, Craft and Authenticity on the High Street: Micropubs as "Community Fixers" », *Social & Cultural Geography*, vol. 20, n° 6, 2019, p. 763-784.

- Hugrée, Cédric, « Les sciences sociales face à la mobilité sociale. Les enjeux d'une démesure statistique des déplacements sociaux entre générations », *Politix*, n° 114, 2016, p. 47-72.
- Hugrée, Cédric et Laure de Verdalle, « Incontournables statuts. "Fonctionnaires" et "indépendants" à l'épreuve des catégorisations ordinaires du monde social », *Sociologie du travail*, vol. 57, n° 2, 2015, p. 200-229, <https://doi.org/10.4000/sdt.1640>.
- Hugrée, Cédric et Laure de Verdalle, « Les mots pour (ne pas) le dire. L'expression des hiérarchies et des différences sociales », *L'Année sociologique*, vol. 69, 2019, p. 479-509.
- Illouz, Eva (dir.), *Les marchandises émotionnelles. L'authenticité au temps du capitalisme*, traduit de l'anglais par Frédéric Joly, Paris, Premier parallèle, 2019 [2018].
- Johnston Josée et Shyon Baumann, « Democracy versus Distinction: A Study of Omnivorosity in Gourmet Food Writing », *American Journal of Sociology*, vol. 113, n° 1, 2007.
- Johnston, Josée, Michelle Szabo et Alexandra Rodney, « Good Food, Good People: Understanding the Cultural Repertoire of Ethical Eating », *Journal of Consumer Culture*, vol. 11, n° 3, 2011, p. 293-318.
- Kramarz, Francis, « Déclarer sa profession », *Revue française de sociologie*, vol. 32, n° 1, 1991, p. 3-27.
- Laferté, Gilles, « Des études rurales à l'analyse des espaces sociaux localisés », *Sociologie*, vol. 5, 2014, p. 423-439.
- Léger, Danièle et Bertrand Hervieu, *Le retour à la nature. « Au fond de la forêt... l'État »*, Paris, Seuil, coll. « Espacements », 1979.
- Leroux, Benoît, « Devenir agriculteur biologique. Approche des processus de (re) conversions professionnelles », *Regards sociologiques*, n°s 45-46, 2013, p. 233-246.
- Mazaud, Caroline, *L'artisanat français. Entre métier et entreprise*, Rennes, Presses universitaires Rennes, coll. « Sens social », 2013.
- Méda, Dominique et Patricia Vendramin, *Réinventer le travail*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Le lien social », 2013.
- Memmi, Dominique, « L'ascension sociale vue de l'intérieur : les postures de la conquête », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 100, 1996, p. 33-58.
- Mercure, Daniel et Mircea Vultur, *La signification du travail. Nouveau modèle productif et ethos du travail au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Sociologie contemporaine », 2010.



- Merllié, Dominique, « Comment confronter mobilité “subjective” et mobilité “objective” ? », *Sociologie du travail*, vol. 48, n° 4, 2006, p. 474-486.
- Négroni, Catherine, *Reconversion professionnelle volontaire. Changer d'emploi, changer de vie: un regard sociologique sur les bifurcations*, Paris, Armand Colin, coll. « Sociétales », 2007.
- Ocejo, Richard E., *Masters of Craft. Old Jobs in the New Urban Economy*, New Jersey, Princeton University Press, 2017.
- Pagis, Julie et Paul Pasquali, « Observer les mobilités sociales en train de se faire. Micro-contextes, expériences vécues et incidences socio-politiques », *Politix*, vol. 114, 2016, p. 7-20.
- Pasquali, Paul, *Passer les frontières sociales. Comment les « filières d'élite » entrouvrent leurs portes*, Paris, Fayard, 2014.
- Perrenoud, Marc, « Les artisans de la « gentrification rurale » : trois manières d'être maçon dans les Hautes-Corbières », *Sociétés contemporaines*, n° 71, 2008, p. 95-115.
- Peugny, Camille, *Le déclassement*, Paris, Grasset, coll. « Mondes vécus », 2009.
- Prieur, Annick et Mike Savage, « Emerging Forms of Cultural Capital », *European Societies*, vol. 15, n° 2, 2013, p. 246-267.
- Régnier, Faustine, *L'exotisme culinaire. Essai sur les saveurs de l'Autre*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Le lien social », 2004.
- Roquebert, Corentin, « Classer des styles de vie. Proximité lexicale et distance sociale dans le champ journalistique », *Politiques de communication*, n° 10, 2018, p. 55-93.
- Rugy, Anne de, « Vouloir le déclassement ? De la critique des hiérarchies professionnelles à la critique de l'ordre économique », *Politiques de communication*, vol. 10, 2018, p. 125-157.
- Serre, Delphine, *Les Coulisses de l'État social. Enquête sur les signalements d'enfants en danger*, Paris, Raisons d'agir, coll. « Cours et travaux », 2009.
- Sinthon, Rémi, « Reconversions extrascolaires du capital culturel : une révision de la mobilité sociale depuis ses marges », thèse de doctorat, Paris, Écoles des hautes études en sciences sociales, 2014.
- Sinthon, Rémi, *Repenser la mobilité sociale*, Paris, Éditions de l'EHESS, coll. « En temps & lieux », 2018.
- Thurnell-Read, Thomas, « A Thirst for the Authentic: Craft Drinks Producers and the Narration of Authenticity », *The British Journal of Sociology*, vol. 70, n° 4, 2019, p. 1448-1468.

- Wallace, Andrew, « “Brewing the Truth”: Craft Beer, Class and Place in Contemporary London », *Sociology*, vol. 53, n° 5, 2019, p. 951-966.
- Zarca, Bernard, « Artisanat et trajectoires sociales », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 29, 1979, p. 3-26.
- Zarca, Bernard, *L'artisanat français. Du métier traditionnel au groupe social*, Paris, Economica, 1986.
- Zarca, Bernard, « Identité de métier et identité artisanale », *Revue française de sociologie*, vol. 29, n° 2, 1988, p. 247-273.